

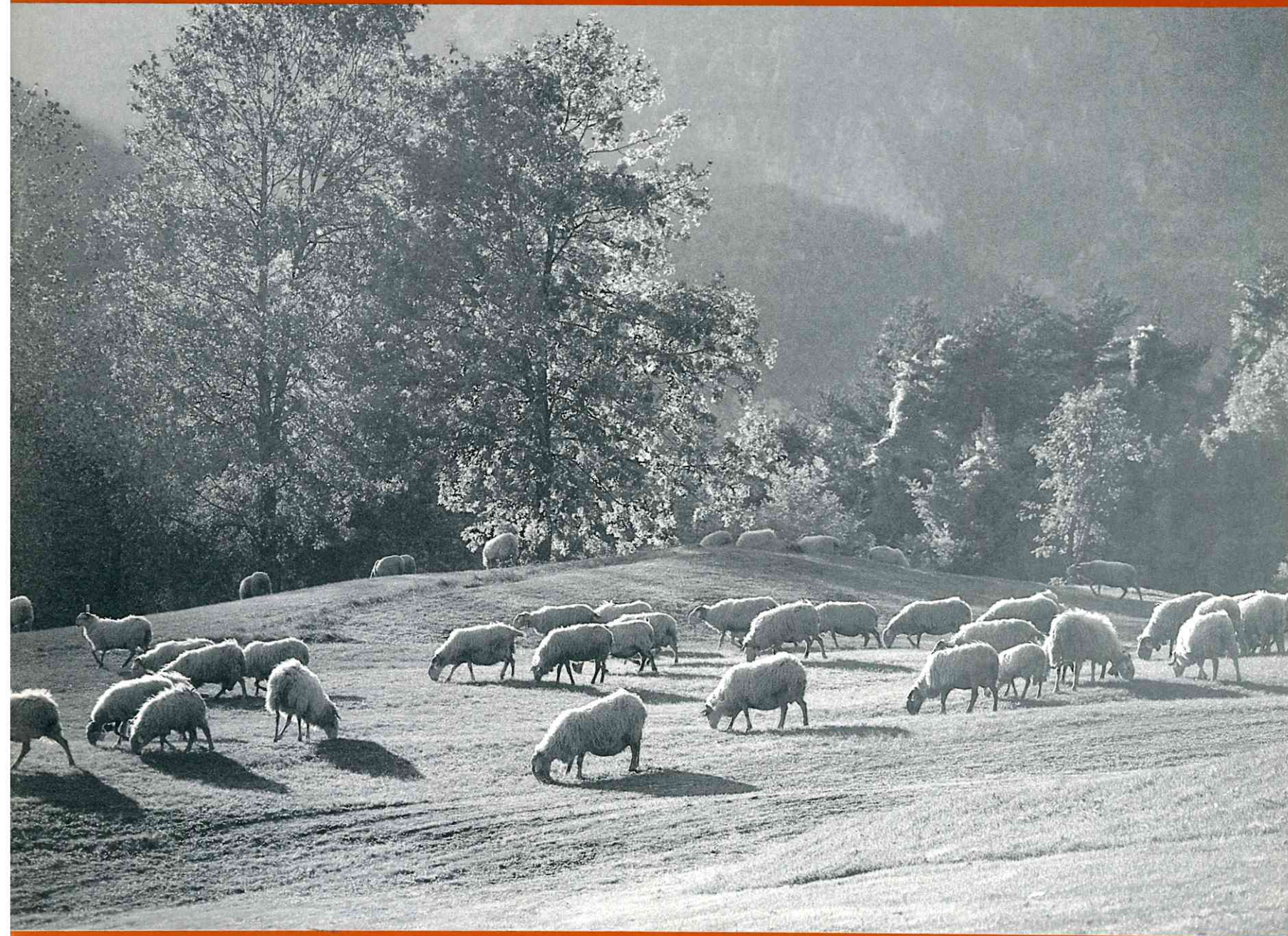
LE HAUT-PAYS

Journal de la ROYA-BEVERA

N°12

PARUTION TRIMESTRIELLE

NUMÉRO 4 - 1987 - PARUTION DÉCEMBRE 1987 - NUMÉRO ISSN: 0763-1480



Numéro 12 - Prix 18,00 Frs - Distr. par l'éditeur

DES COLONS DU HAUT-PAYS EN ALGERIE
LE QUARTIER GRAVIRAS DANS LA VIE BREILLOISE
L'ÉBOULEMENT DU PAGANIN - L'EDELWEISS
RANDONNÉE AUTOUR DE L'ABISSE
LA LÉGENDE SOSPELLOISE DE LA NIEYA
MICHEL SIFFRE DANS LE MARGUAREIS : 25 ANS APRÈS

DE BELLES CARTES POSTALES MODERNES SUR NOS VALLÉES:

— Depuis quelques années les Éditions du Cabri publient des cartes postales sur les vallées de la Roya, de la Bévéra et du Paillon qui ont été mise en vente dans quelques commerces. Les premières, qui représentaient la reconstruction des viaducs de la ligne Nice—Coni, sont aujourd'hui presque épuisées. Nous avons donc réalisé pour les collectionneurs et amoureux de notre Haut-Pays, des lots comprenant la totalité des 31 cartes éditées à ce jour. Attention ces séries ne seront pas rééditées.

Prix de la série complète « Haut-Pays »: 75,00 francs
Prix des 29 cartes « Roya-Bévéra » (sans les 3 cartes sur le village d'Ascros)
. 68,00 francs

DE LUXUEUX ÉCRINS-RELIURES POUR CONSERVER «LE HAUT PAYS» DANS VOTRE BIBLIOTHEQUE :

Pour permettre à nos lecteurs de classer leurs exemplaires de la revue «Le Haut Pays», nous proposons des écrins-reliures en «reluskin» noir simili-cuir, réalisés spécialement au format de la revue avec mention au dos «Le Haut Pays - journal de la Roya - Bévéra».

Ces reliures sont disponibles en petit nombre à notre adresse, au prix de 55,00 F, plus 13,50 F de frais de port, soit au prix franco de 68,50 F.

Dépôt légal: Décembre 1987 - Directeur de la publication: Michel BRAUN
Revue LE HAUT-PAYS - Boite Postale 26 - 06540-BREIL

Numéro d'inscription à la CPPAP: 66439

Imprimerie TTG - 60 Val du Careï - 06500 - MENTON

La collaboration à la revue est exclusivement bénévole. Les documents confiés pour publication sont traités avec grand soin et sont restitués après sélection et passage à l'imprimerie; néanmoins, en cas d'incident, la revue et son éditeur se dégagent de toute responsabilité.

Cette revue, éditée par une entreprise professionnelle, n'est liée à aucun organisme ni groupement. Les articles culturels traitant des vallées de la Roya et de la Bévéra sont acceptés volontiers. Ils devront être de préférence, dactylographiés (ou bien écrits très lisiblement): les illustrations sont à présenter sous la forme de tirages papier noir et blanc ou couleurs, ou bien de dessins de toutes dimensions qui pourront être réduits.

LES POINTS DE VENTE DES OUVRAGES DES ÉDITIONS DU CABRI ET DE LA REVUE LE HAUT-PAYS

Vente par correspondance à nos bureaux:

LES ÉDITIONS DU CABRI

Boite Postale 26 — 06540-BREIL

Vente directe dans les librairies suivantes:

NICE:

Librairie Niçoise - Librairie La Sorbonne - Maison de la Presse (Place Masséna) - Presse République - Librairie Art et Lecture (Av. Borriglione) - Librairie Mascarello (Rue Veillon) - FNAC (Centre commercial Nice-Étoile) - Au Troubadour (Rue Pertinax) - Librairie Rontani (Rue A. Mari).

MENTON:

Palais de la Presse (Rue St. Michel) - Maison de la Presse (Av. de Verdun) - Librairie de la Presse (Place St. Roch) - Librairie Le Sagittaire.

MONACO:

British Library.

ROQUEBRUNE-CARNOLES:

Librairie Le Capricorne.

Et chez les dépositaires de presse des villages suivants:

Tende - St. Dalmas-de-Tende - La Brigue - Fontan - Saorge - Breil - Sospel et Moulinet.

Le haut-pays

JOURNAL DE LA ROYA-BÉVÉRA

LISTE DES NUMÉROS ANCIENS ENCORE DISPONIBLE:

Au sommaire du no. 1 : La Brigue au Moyen-Age, Savoir faire « mouche » à tous les coups (protection de l'olivier). Les orgues de nos vallées - Saorge. Un hameau ressuscité - La Minière de Vallauria. Le dernier bœuf de labour des Alpes-Maritimes - Breil, L'aigle royal, les « raviolo » breilloises, Visite du fort St-Roch à Sospel (avec son funiculaire et ses voies de 60), Roya-Bévéra magazine (avec nouvelles de la ligne Nice - Cuneo). (**)

Au sommaire du no. 2 ; Sospel au temps du tramway (avec reproduction de plusieurs cartes postales et photos inédites), Arbres fruitiers, légumes d'autrefois : Un patrimoine à sauvegarder, Un orgue d'avant-garde : Le Serassi de Tende, Fontan : Les eaux de La Fouze, Les gravures rupestres du Mont-Bégo, Le renard, un animal méconnu, Vie culturelle et associative de nos vallées, Roya-Bévéra magazine (avec les nouvelles de la ligne Nice-Cuneo).

Au sommaire du no. 3 ; Sospel : Le Pont-Vieux, La Déportation des breillois à Turin, Promenades et randonnées : De St. Dalmas à Tende, Révons un peu, Le viaduc ferroviaire de Scarassouï, Connaissez-vous Breil ? (village de suisse orientale !), Courir... dans la Roya Bévéra, Les gravures rupestres du Mont-Bégo.

Au sommaire du no. 4 ; A la découverte de la Bévéra fortifiée (suite), Les récits de nos grands-mères : Le soulier de la jeune fille, Traditions agricoles : L'oléiculture, Le monument aux morts de Fontan, Notre-Dame du Mont des oliviers à Breil, Cuisine locale : des tourtes pour l'été, L'évolution démographique de la Roya (1ère partie), Roya-Bévéra magazine. (**)

Au sommaire du no. 5 ; Tende : Les origines de la cité, Les foires d'automne, La triste fin du Circaete de Moulinet, Il était une fois La Brigue et ses bergers, L'orgue de La Brigue, L'évolution démographique de la Roya (2ème partie), Douche écossaise en Roya, Roya-Bévéra magazine, Cuisine locale : La Pissare de Moulinet.

Au sommaire du no. 6 ; Les photos-souvenirs d'un hiver mémorable, Le dernier toit de chaume de la Roya, Napoléon Bonaparte et deux illustres Brigasques (1ère partie: Bruno Lanteri), Nature et Environnement : Jean Le Blanc, Moulinet : Aperçu Historique, Activités scolaires : La Fête des lumières, Roya-Bévéra Magazine, Cuisine locale : I Cugeli.

Au sommaire du no. 7 ; Spécial consacré à « A Stacada » de Breil.

Au sommaire du no. 8 ; Une randonnée en Haute-Roya: les forts du Col de Tende, Nature-environnement: Pinguicula la carnivore, Les classes de 6ème de Sospel sur la trace des animaux sauvages; S.O.S. gravures: les dégradations de la vallée des Merveilles, Marche d'approche, Napoléon Bonaparte et deux illustres brigasques: Jean-Baptiste Rusca, Recherches sur les origines de Breil, Le train et la route: quel avenir pour les transports dans nos vallées, Roya-Bévéra magazine.

Au sommaire du no.9 ; Propos apicoles, Contrôle sanitaire des troupeaux à Tende au XVIIIème siècle, Profession: peintre restaurateur fresquiste, L'Authion: images et odeurs du passé, Nature et Environnement: la bondré apivore, Dans l'indicateur 1925, Le train et la route: quel avenir pour les transports dans nos vallées, Roya-Bévéra magazine.

Au sommaire du no.10 ; La Brigue: traditions d'une communauté montagnarde, La «Belle» Époque au haut pays, Un écrivain breillois: Louis Roya, L'église Sancta-Maria-in-Albis à Breil-sur-Roya, Montagne enchantée... montagne amère, La Roya au XVIIIème siècle: les campiers, La Bévéra au XIVème siècle: le juge de Sospel, Souvenirs de Moulinet, Le train et la route: quel avenir pour les transports dans nos vallées, Roya-Bévéra mag.

Au sommaire du no. 11; Spécial consacré à la commémoration du 40ème anniversaire du rattachement des villages de Tende, La Brigue, Piène et Libre à la France.

(**) Attention: les no. 1 et 4 ne sont plus disponible qu'en quelques exemplaires. Lorsqu'ils auront été vendus ils seront définitivement épuisés, car ils ont déjà été réimprimés une fois.

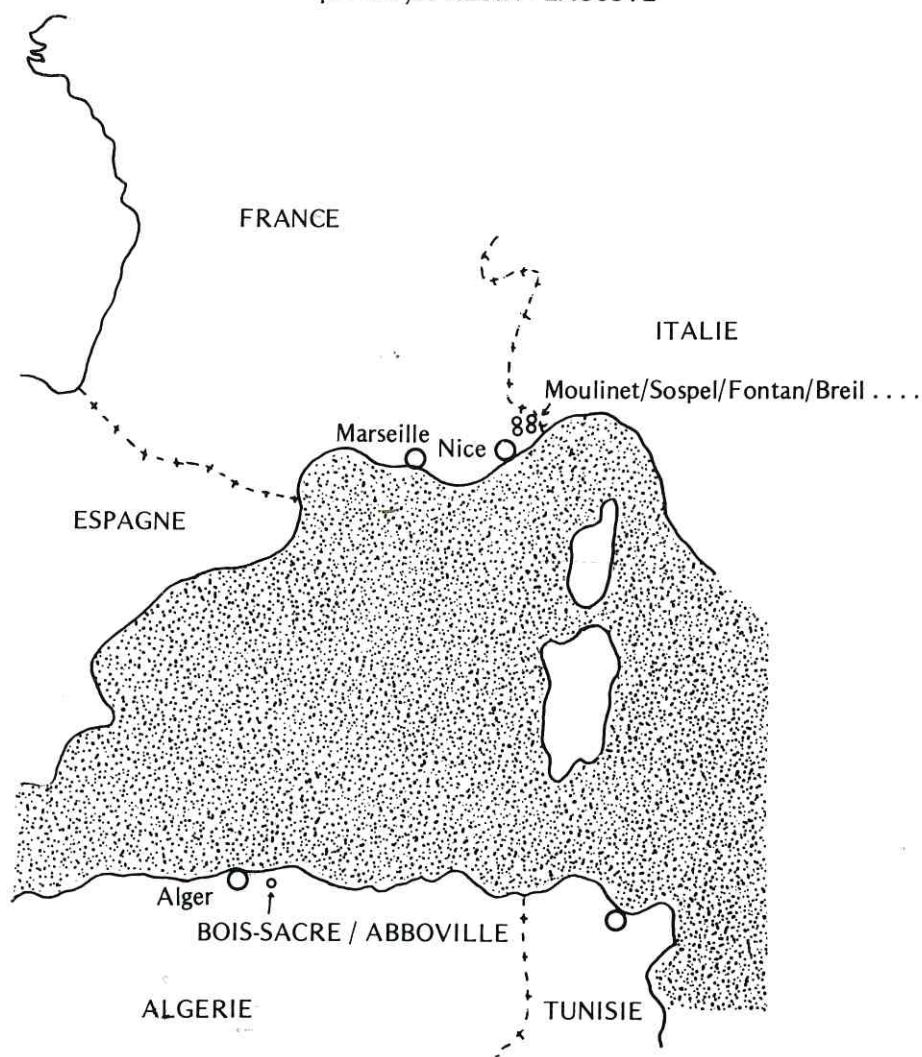
Prix de vente de ces numéros:

	En librairie	Par correspondance
- Les numéros 1 à 6:	15,00	20,00
- Le numéro 7:	23,00	28,00
- Les numéros 8 à 10:	18,00	23,00
- Le numéro 11:	25,00	30,00
- Le numéro 12:	18,00	23,00

Prix de l'abonnement pour 4 numéros: 75,00
(Frais de port PTT inclus)

DES COLONS DU HAUT-PAYS EN ALGERIE

par Maryse ALBIN - LACOSTE



ABBO, anciennement BOIS-SACRÉ vers 1950 : l'église.

Document TRUCHI Christian

DES VALLÉES DE LA ROYA ET DE LA BÉVÉRA AUX RIVES DE L'OUED SEBAOU :

En 1871, suite à une insurrection et une répression très dures, l'administration française confisque 500.000 hectares aux tribus algériennes de Kabylie. A cette époque, Adraste ABBO, Maire de Castellar, se trouve justement sur place; il constate que le nombre de français disponibles pour coloniser ces terres n'est pas suffisant (il s'agit essentiellement d'Alsaciens et de Lorrains refusant l'annexion allemande). Il propose alors de recruter 65 familles des Alpes-Maritimes afin de coloniser le plateau de «Bois-Sacré», étendu sur 2156 hectares sur la rive gauche de l'Oued Sebaou.

A cette époque, la vie est dure dans nos villages du Haut-Pays qui sont d'ailleurs surpeuplés (Moulinet compte alors plus de 1000 habitants). Grâce à de nombreuses promesses, Abbo réunit rapidement 86 familles tentées par l'aventure... Les mirages de l'émigration ont toujours attiré les humbles gens. Si, de nos jours, cela se déroule plutôt du sud vers le nord, il y a seulement cinquante ou cent ans, les Suisses émigraient vers la Côte d'Azur, et les gens du Haut-Pays partaient vers l'Algérie, ce qui semble inconcevable aujourd'hui...

Le 11 Octobre 1872, l'«Ardèche» appareille de Toulon avec une avant-garde de 47 personnes; une vingtaine de tentes militaires sont mises à leur disposition, bien maigre abri qui ne réussit pourtant pas à entamer le moral des candidats à l'émigration. Puis, le 19 Janvier 1873, la corvette «Dordogne» vient directement à Villefranche pour embarquer le reste de la population, soit 86 familles (et 2 célibataires), représentant 128 hommes, 71 femmes, 80 enfants et 50 tonnes de bagages; le débarquement a lieu à Dellys le 19 Janvier 1873.

LES DÉSILLUSIONS :

L'année 1873 va être tragique pour ces émigrés qui constatent amèrement que les promesses faites avant le départ étaient par trop excessives. L'Armée prête des tentes et le Préfet d'Alger alloue une somme de 1250 francs pour l'achat de farine et de médicaments. Mais l'hiver se passe très mal puisque l'on dénombre 20 décès. Dans un rapport, l'Armée parle d'ailleurs de «situation désastreuse» et de «misère profonde».

Les terres distribuées étant de qualité plus que médiocre, les colons obtiennent quelques jardins et vergers, que l'on confisque une nouvelle fois aux inaigènes. Ceux-ci, avec l'appui de l'Armée, cherchent à récupérer leurs terres, et il s'ensuit une bataille de procédures juridiques complexes.

LA VIE A BOIS-SACRÉ :

Comme on l'a dit, elle est terrible : 20 personnes sont décédées et 51 malades des «fièvres» sont hospitalisés à Dellys. Le Préfet d'Alger adresse alors une lettre sévère à Monsieur Abbo, le rendant responsable de cette situation :

«Il est incontestable que vous n'avez point rempli les engagements que vous avez pris tant vis à vis de ces familles que vis à vis de l'administration».

En Octobre 1873, Monsieur Abbo est destitué et remplacé par Monsieur Revol. Mais Abbo ne renonce pas et se déclare prêt à organiser un troisième convoi de 200 (!) familles qui attendent encore dans les Alpes-Maritimes. Les colons eux-mêmes prennent sa défense auprès de l'administration, par voie de pétition. Mais ce que déplore l'administration, c'est en fait l'attitude de ces colons de Bois-Sacré *«qui ne cultivent pas eux-mêmes leurs terres, utilisant des métayers indigènes qu'ils exploitent, ce qui entraîne de graves troubles».*

Puis, peu à peu, les logements «en dur» sortent de terre et chacun trouvant sa place dans la communauté, la tension semble tomber. Le 23 Juillet 1878, Bois-Sacré devient commune indépendante où vivent 268 européens et 3096 indigènes. Monsieur Abbo en est le Maire et le restera jusqu'en 1896. Lorsqu'il meurt en 1898, le Conseil-Municipal propose de rebaptiser la commune qui devient alors Abboville, puis Abbo.

En 1900, il ne reste au village que 42 familles sur les 65 premières concessionnaires. Puis vient l'exode de 1962 qui a vu certains descendants des colons de 1873 revenir dans les Alpes-Maritimes.

LES FAMILLES PARTIES EN ALGÉRIE :

DE MOULINET :

ALESSI Barthélémy dit Trémorin
ALESSI Dominique
ALESSI Michel dit Coronel
ALESSI Victor
CIAIS Jacques, renonce
GIUGLARIS Honoré
MARCA Ludovique
MOSCHETTI François dit Buon Temps
MOSCHETTI Jean-Baptiste dit Noël
MOSCHETTI François dit Pater Noster
MOSCHETTI Jean dit Païre
MOSCHETTI Ange dit Banet
MOSCHETTI Etienne dit Buon Temps
MOSCHETTI Jean-Baptiste dit Mentonel
MOSCHETTI Philibert dit Noël, renonce
REVEL Philibert
SALOMON Michel
SALOMON Jacques
TORREL Casimir
TORELLI Ange dit Valentin
TORELLI Dominique dit Agnaro
TRUCCHI Hyacinthe dit Baile, renonce
TRUCCHI Félix dit Garron
TRUCCHI Jean-Baptiste dit Sixto
TRUCCHI Joseph dit Tenebra
TRUCCHI César dit Panis
TRUCCHI Ange dit Miola
TRUCCHI Victor dit Tounin
TRUCCHI Mathieu dit Gabriel
TRUCCHI Jean-Baptiste dit Veuf
TRUCCHI Louis dit Garron
TRUCCHI Joseph dit Grillo
TRUCCHI François dit Mélinna
TRUCCHI Ange dit Gervais

En y ajoutant les familles NELSON-CHIERICO (renonce), GALLON (?), JUVE et REVOL, ces familles constituent les 65 attributaires initiaux des concessions de Bois-Sacré.

Ces deux convois comprenaient en outre 21 familles originaires de BREIL et de SOSPEL.

DE BREIL-SUR-ROYA :

BEGHELLI François
CANERA Antoine
SENECA Crespin
BOERI Pierre
BOETTI Charles
ROSTAGNI Augustin
REY Pierre
FULCO Joseph
COTTALORDA Charles
REY Paul
LANTERI Charles
GASTAUD Jean-Baptiste

DE SOSPEL :

ALESSI Albert
GALLIS Gaétan
GIRAUD Joseph
LAZAROTTI Pierre
LORENZI François
NOBLES Maurice
PELLEGRIN François
PELLEGRIN Jean-Baptiste
SARAMITO Joseph

et deux célibataires GIRARD Joseph et OZENGE Hippolyte.

Parmi ces 21 familles, 8 sont comprises dans la répartition de 1878 en remplacement de 8 attributaires initiaux rentrés en France. Il s'agit de BEGHELLI, de COTTALORDA (Veuve), de FULCO (Veuve), de LAZAROTTI, NOBLES, PELLEGRIN François, REY Pierre et SARAMITO.

L'on a retrouvé dans les dossiers d'Etat-Civil mention des personnes suivantes arrivées pour certaines quelques années plus tard :

DE BREIL :

COTTALORDA Catherine, née à Breil en 1822
REY Pierre, né à Breil en 1841, décédé à Dellys le 14-12-1881
IPERTI Marie, sa veuve
REY Joseph, fils de Pierre, décédé le 4-12-1883
REY Augustin, employé des Chemins de fer Algériens
REY Charles, cultivateur
REY Virgile, cultivateur

DE SOSPEL :

DIANA Victor, né à Sospel en 1845
IMBERT François, né à Sospel le 24-02-1845
IMBERT Joseph, né à Sospel en 1873
GALLON Pierre, décédé à Abbeville le 6-02-1879
NOBLES Maurice, né à Sospel en 1825
et ses enfants Antoine, Charles, Claude, François, Marguerite, Françoise et Marius
PELLEGRIN François, né à Sospel le 23-03-1836
SARAMITO Joseph

A Flatters, commune située plus à l'ouest de l'Algérie, l'on a retrouvé également quelques émigrants de nos vallées; ce sont les familles suivantes, qui avaient préalablement effectué un séjour à Bois-Sacré :

ALBERT Denis
ALESSI Mathieu (déchu)
ARNULF Joseph
COTTALORDA Augustin
MARTIN Jean-Baptiste
MOSCHETTI Dominique
MOSCHETTI Jacques
MOSCHETTI Pierre
NOBLES Antoine (vend)
NOBLES Charles
NOBLES Claude (vend)
TRUCCHI Dominique
TRUCCHI Louis

Enfin, en 1889, ont débarqué à Ténès quelques nouvelles familles de Moulinet :

ALBERT Jean-Baptiste
BAILON Mathieu
DAPPORTA Joseph (de Lucéram)
MOSCHETTI Ange-Séraphin
PELLEGRIN Joachim
TORELLI Henri-Ange
TRUCCHI Ange dit Borlet
TRUCCHI Ange dit Tounin
TRUCCHI Dominique dit Barbier

Pour tous renseignements concernant la généalogie de ces « colons », écrire à madame ALBIN-LACOSTE Maryse - 86 avenue des Acacias 06500 - Menton.

Cette étude a été réalisée à partir des sources suivantes:
- Archives d'Outre-Mer à Aix-en-Provence.
- Article de M. A. SAINTE-MARIE publié en 1978 dans « Recherches Régionales ».
- Article de M. C. BARNAUD publié en 1978 dans NICE-MATIN.

Vue générale de la bourgade agricole d'ABBO, créée à la fin du XIXème siècle par 65 familles de la Roya et de la Bévéra. — Document TRUCHI Christian



Comme toutes les communes de métropole, celle d'Abbo possédait une école. Document TRUCHI Christian



Durant les années 1930, un certain nombre de bâtiments publics ont été construits à Abbo; ci-dessus, la mairie, et ci-dessous, la cave coopérative dont l'architecture est typique de cette époque. Documents TRUCHI Christian



L'éboulement du Paganin.

Ce Dimanche 30 Août, la journée s'annonçait belle dans la haute vallée de la Roya. Armand Viale, agent S.N.C.F., venait de quitter au petit matin son village de Saint-Dalmas-de-Tende pour rejoindre la gare de Breil-sur-Roya, où il est chargé de divers postes de sécurité, notamment de la commande centralisée de la section Limone - Vintimille. Cette route, il la connaît bien puisqu'il la parcourt plusieurs fois par jour. Or bientôt, dans la lueur des phares apparaît une énorme masse de rochers sur la chaussée !

Faisant demi-tour, il s'empresse de prévenir la gendarmerie et les services de l'Équipement. Sur place, ils ne peuvent que constater l'ampleur des dégâts : environ 4000 m³ de rochers, détachés de la montagne à la suite des récents orages, obstruent complètement la RN 204 sur une quarantaine de mètres. Dans la haute Roya, les villages de Saint-Dalmas-de-Tende, Tende et La Brigue se trouvent désormais coupés du reste de la France pour une durée que l'on estime alors à deux semaines au minimum. Par voie routière, seul un long détour malcommode par l'Italie permet de rejoindre Nice en plus de quatre heures, au lieu de l'heure et demie habituelle. Pourtant, il faut ravitailler une population d'environ 3000 personnes et évacuer les vacanciers encore nombreux en cette fin de saison...

Le rail s'avère alors le moyen le plus approprié pour assurer cette tâche, et dès le matin, les autorités locales se concertent et se mettent en rapport avec les responsables de la S.N.C.F. : Chef de gare de Breil et dirigeants de la circonscription Exploitation de Nice. A la demande de la Préfecture des Alpes-Maritimes, un service spécial est mis en place. Les huit mouvements réguliers de chaque sens qui assurent la desserte normale de la vallée marquent l'arrêt à toutes les gares intermédiaires et leur composition habituelle est renforcée, soit par l'adjonction de motrices supplémentaires, soit par transformation en rames tractées (deux diesels D 345 des F.S. et six voitures). En outre, la S.N.C.F. détache à Breil un autorail X 4500 qui va assurer, le 30 et le 31 Août, quatre navettes omnibus supplémentaires entre Tende et Breil. Bientôt, les cours des gares situées de part et d'autre de la coupure sont remplies d'automobiles, dont les propriétaires prennent le train.

Il reste ensuite à régler la question du ravitaillement. Si les petits colis, sacs postaux, motos, peuvent prendre place aisément dans le compartiment fourgon des autorails, il n'en est pas de même pour les objets plus volumineux ou en quantités importantes. Une solution originale est mise en place à l'initiative de la DDE des Alpes-Maritimes : dès le 1er Septembre, un train-navette circule entre Breil et Tende pour acheminer les petits véhicules routiers transportant des denrées alimentaires et des matériaux de construction, ou appartenant aux services publics. La rame est composée d'une BB 63500 et de quatre à six wagons plats. A raison de quatre navettes par jour, ce train doit circuler initialement que deux fois par semaine, mais en raison de la demande il va circuler tous les jours ouvrables.

Prévenus dès le dimanche, les médias régionaux ont rendu compte de la situation et ont accordé une large place au rail. Certains y ont noté la facilité d'adaptation de la S.N.C.F. Sur le terrain, les cheminots concernés ont payé de leur personne pour écouler un trafic supérieur au double, et atteignant parfois le quadruple de celui des jours normaux.

Toutefois, grâce aux importants moyens déployés pour rétablir la circulation routière, l'interruption n'aura finalement duré que quelques jours, la dernière navette ferroviaire ayant circulé le vendredi 4 au soir.

On notera enfin que, durant l'hiver 1979-1980, lors de sa première saison d'activité, la ligne Vintimille - Coni avait déjà fait la preuve de son utilité : du 16 au 18 Décembre 1979, elle avait permis d'acheminer des trains de messageries entre Nice et Vintimille, la ligne du littoral étant interceptée par un déraillement. Quelques semaines plus tard, la RN 204 était coupée par un effondrement au sud de Breil, la gare de Piène-Basse, désaffectée depuis 1944, avait été ouverte temporairement pour desservir ce hameau. La haute Roya restait cependant alors accessible depuis Nice par les cols de Braus et de Brouis.

*Un éboulement spectaculaire que les services locaux de l'Équipement ont dégagé avec une rapidité tout à fait exceptionnelle.
Photo Michel BRAUN*



*Ci-dessus : évacuation des malades de l'hôpital de Tende, par utilisation jusqu'à Breil des trains réguliers, où ils étaient transférés dans des ambulances. Ci-dessous : manœuvres délicates en gare de Tende pour le chargement de camions et véhicules routiers divers.
Photos José BANAUDO et Michel BRAUN*



En gare de Fontan-Saorge, croisement d'un train spécial «Porte-automobiles» avec un autorail du service régulier.

Photo José BANAUDO



Ci-dessus: manoeuvre en gare de Tende de la rame spéciale.
Photo José BANAUDO
Michel BRAUN

Nature - Environnement:

L' EDELWEISS

Alfred BRAUN

L'Edelweiss, ou Pied-de-Lion, ou *LEONTOPODIUM ALPINUM* pour les botanistes: qui ne connaît, pour l'avoir admirée lors d'une randonnée ou simplement par sa renommée, cette belle fleur des Alpes? Son nom, originaire d'Autriche, signifie en langue allemande «beauté blanche». De nombreuses légendes circulent à son sujet, tout comme les récits épiques sur sa «capture» sur les falaises les plus inaccessibles.

On peut la trouver en assez grandes quantités sur de petits plateaux herbeux et sur les roches exposées à de grandes variations de température, mais il semble qu'elle descende de plus en plus, rejoignant peut être sa soeur d'Asie qui est une plante de l'Himalaya poussant de la steppe jusqu'à 5000 m. On en dénombre de par le monde six espèces clairement définies, plus quatre variétés plus ou moins proches, qui poussent en Amérique du Sud (dans les Andes) et en Europe (une forme à tige plus courte, le *LEONTOPODIUM NIVALE*, se rencontre dans les Abruzzes).

Si l'on détaille la plante, on s'aperçoit que la fleur elle-même est en insignifiante et que son aspect spectaculaire vient surtout des bractées et des feuilles. En Autriche, l'Edelweiss est utilisé comme médicament contre les douleurs abdominales et affections pulmonaires.

Il est possible de cultiver l'Edelweiss dans de la terre pierreuse calcaire et surtout bien drainée, en le semant au printemps en godets. Quelques unes fleuriront l'année suivante celle de la plantation. Les graines peuvent se cueillir en montagne vers Septembre; il est inutile —et d'ailleurs interdit— de prélever la plante entière. On peut aussi parfois trouver des graines chez certains pépiniéristes spécialisés.

Deux édélweiss photographiés dans nos montagnes.
Document aimablement prêté par le Parc National du Mercantour



LE «GRAVIRAS» DANS LA VIE BREILLOISE.

Joséphine SASSI

Cet été, les fêtes nous ont réuni en bordure du lac au Graviras, quartier si riche de souvenirs pour tant de Breillois. «Graviras» désigne la grève de grosses pierres roulées par la Roya.

AU DÉBUT DU SIECLE:

Cette photo montre Breil et le Graviras vers 1910... Pour se rendre au Graviras, on prenait le sentier entre la maison «*Balatou*» (Rostagni, puis Rossi et actuellement Moréna), le moulin à huile «*Jaoumagn*» (Rostagni) du côté de la montagne, et le moulin «*Trouça*» (Folco) à farine et à huile du côté de la Roya. Ce moulin était couvert d'une terrasse où on faisait sécher le blé, lavé avant mouture. L'huile des deux pistes y était placée dans des outres en peau de 20, 30 ou 40 litres. On avait surnommé le meunier «*Trouça*» (truite), parce qu'il était un fin pêcheur et s'en vantait.

On passait devant la fontaine des Trois-Canons, qui fournit à Breil sa première eau potable. Les trois «canons» permettaient le remplissage simultané de trois seaux. On voit encore le trou de la source, tarie lors de la construction des tunnels du chemin de fer. Les eaux de cette fontaine et de toutes les poches crevées par le percement des tunnels, ont été canalisées le long de la voie ferrée de Vintimille, et sortent à Sanfufian, vers le pont de Rougna.

On atteignait ensuite la propriété «*Deuntin*» (Ghirardi), une maison carrée à deux étages, dont le café-restaurant du rez-de-chaussée était prolongé par une annexe à un seul niveau, comprenant la salle de bal, vers la Roya, et la cuisine. Sous les ombrages d'une magnifique tonnelle de raisins jaquets et isabelles («framboises»), qui produisait 1200 litres de vin, une allée conduisait à la piste de danse en terre battue, entre la maison et la rivière. «*Fli Deuntin*» (Félix Ghirardi), grand et fort cabaretier, gros buveur d'absinthe à la face rubiconde, une large ceinture au-dessous du ventre, recevait jovialement les clients. Sa femme *Noufina* (Norine), 120 kilos, cuisinière réputée, préparait les repas des clients de passage ou des banquets, en particulier de noces. Leurs filles et nièces servaient.

Contre l'allée, dans trois jeux de boules, les jours de fête surtout, les hommes jouaient «à la longue», où il faut faire trois pas avant de tirer avec de grosses boules de bois, certaines ferrées de clous à chaussures aplatis (le jeu de pétanque, en effet, date de plus tard). Entre 1920 et 26, les ingénieurs et cadres du P.L.M. (Chemin de fer Paris - Lyon - Méditerranée), de l'E.E.L.M. (Énergie Industrielle du Littoral Méditerranéen), les fonctionnaires, y jouaient au tennis et au croquet. Au bord de la Roya, au sommet d'un gros eucalyptus où seul «*Fli Galant*» (Félix Moro) était capable de grimper, flottait un drapeau.





Les batiments situés sur les hauteurs du Graviras, à Breil, il y a plus de 75 ans.
Documents Noël DURERO

Dans la salle, ou sur la piste, on pouvait danser au son d'un piano mécanique («*a viola*», la viole), d'abord actionné à l'aide d'une manivelle par un volontaire qui réglait le rythme des danses selon son ardeur et ses forces. Un peu plus tard, il suffit d'y introduire une pièce de deux sous en bronze; quand le mécanisme arrivait au bout du rouleau, un autre amateur y allait de sa pièce, et la musique recommençait. Ce piano occupait le coin de la salle de bal, près de la piste. L'été, on sortait tables et chaises sous la tonnelle: Breillois, militaires et ouvriers des entreprises dansaient, en semaine au son de la «*viola*», les dimanches au son de l'orphéon breillois de «*Mnaéta*» (Cottalorda), fort de quatorze exécutants. Beaucoup de gens de Vintimille et de la basse Roya se mêlaient alors aux habitants de Breil.

Des repas de noces égayaient certains jours d'automne et de printemps. L'hiver, c'était un peu triste. Lorsque les clients se faisaient désirer, «*Fli*» et sa femme simulaient une bruyante dispute; il faisait semblant de la battre... pour attirer chez eux les Breillois! Dès que la «dispute» était calmée, on mettait le piano en marche, les gens dansaient et buvaient! D'autres fois, les jours de fête en particulier, il battait bruyamment du tambour, près du gros eucalyptus, en criant: «*Eéééé... roup, ééééé... roup!*», pour inciter les Breillois à passer chez lui. Ce «*Eéééé... roup*» fut utilisé comme cri de ralliement par de jeunes Breillois montés à Paris, lorsqu'ils s'y perdaient de vue. C'était un rigolo. Une fois, il fit «crier» par le valet de ville une proclamation dans tout le village:

«*Ci vo d'gatin
C'vagogu da Deuntin
C'ar n'a...*»

Qui veut des chatons,
Qu'ils aillent chez Deuntin
Car il en a...

Après la guerre de 1914-18, au décès de Félix, son affaire fut reprise par son frère Charles, qui l'exploita trois ans.

De nombreux jardins, avec des arbres fruitiers, des eucalyptus, des palmiers, s'étendaient entre le café-restaurant et la fabrique de pâtes alimentaires «*Palin*» (Boéri, actuellement maison Durero-Balagayrie). Certains jardins au-dessus du chemin étaient travaillés par les six gendarmes à cheval, logés à l'actuelle mairie. Sur le chemin, les garçons apprenaient à

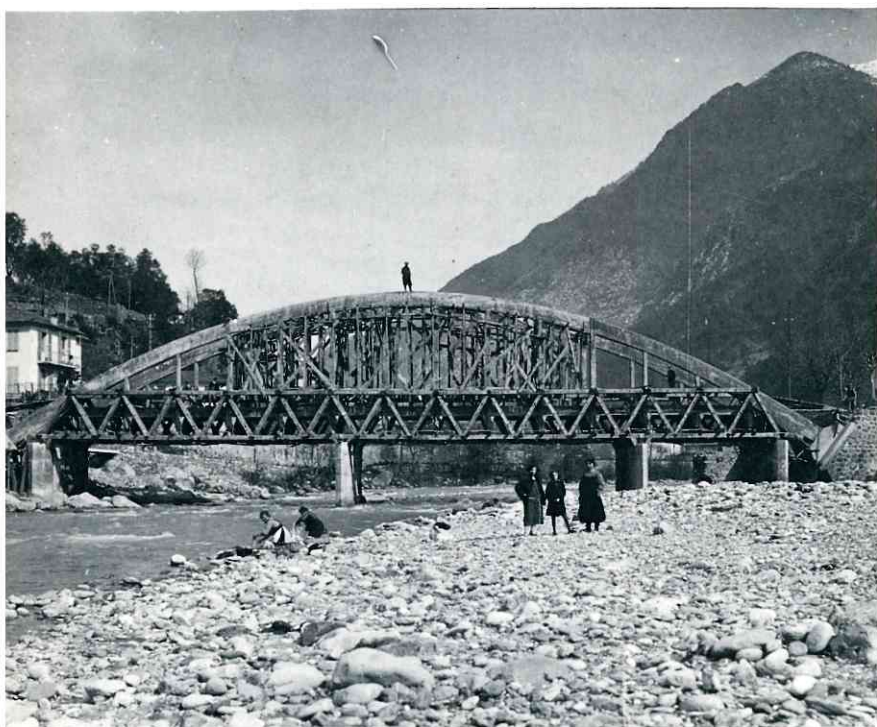
aller à bicyclette. Les jardins en contrebas étaient protégés du courant de la Roya par les volumineux déblais que les pluies arrachaient aux pentes de la Cougoule non encore reboisées, charriés et déposés par la Lavina à son confluent avec la Roya. Au coin de la propriété Boéri, le chemin bifurquait à gauche, puis tournait vers la Lavina et, le long de ce ruisseau, remontait vers le Campét. L'eau des «*Naiji d'E Gravéfé*» (bassins situés en bordure de la Lavina) descendait au Graviras, où elle alimentait la forge de Moschetti (avec un «*martinét*», marteau-pilon qui usinait les socs d'araïres, les «*sapé*», les «*magai*»), et la fabrique de pâtes. Les pâtes séchaient au soleil sur la terrasse et se vendaient par corbeilles. Devant le gros eucalyptus, un barrage de grosses pierres dans la Roya captait l'eau pour les moulins du pont Inférieur.

Sur la rive gauche, entre son lit habituel et le mur du parapet de Breil, la Roya avait déposé au cours des siècles des galets de toutes tailles et toutes sortes: «*a Gravéfa*». Agenouillées au bord de la rivière, les Breilloises y lavaient leur linge, qu'elles faisaient sécher étendu avec soin sur les grosses pierres, les coins fixés par des galets. Quand il n'y avait pas de place il fallait aller étendre au «*Castè*», devant les Grottes. Chaque «*bugadéfa*» marquait sa place par avance avec des torchons qui délimitaient le périmètre nécessaire à l'étendage.

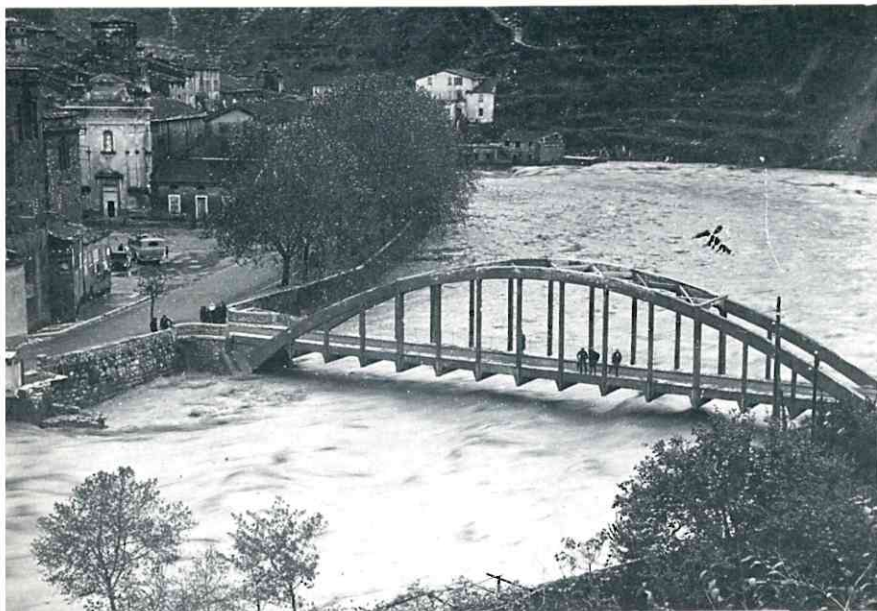
LA PASSERELLE:

Entre les deux berges de la Roya, une passerelle en bois permettait de traverser la rivière, que les chasseurs alpins franchissaient à gué durant leurs manoeuvres d'été. A chaque forte pluie, les Breillois disaient: «*Deuntin beuvou sta neuç*» (les Ghirardi boivent cette nuit), car son débit augmentant très rapidement, la Roya inondait les parties basses de ses rives. Chaque grosse crue emportait la passerelle.

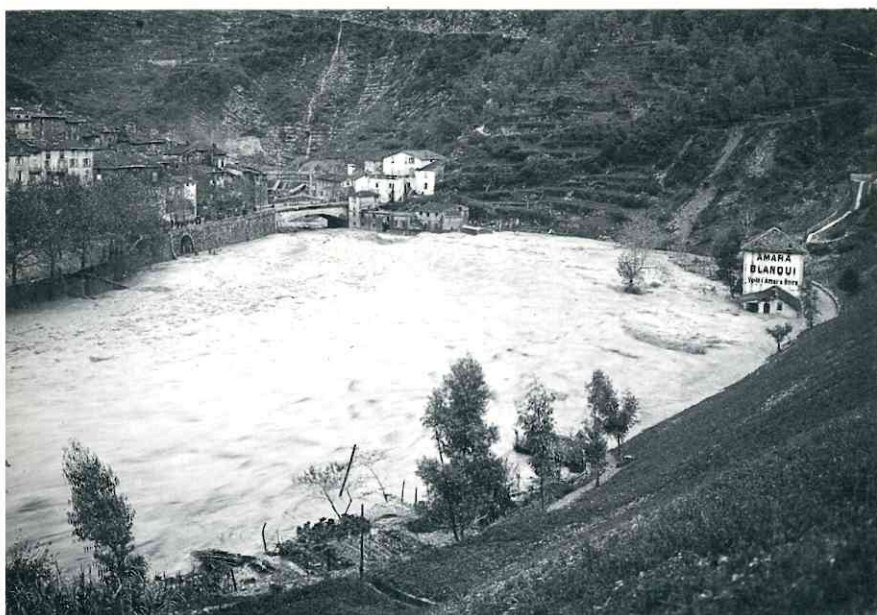
Aussi, en 1925 a-t'on construit le pont Charabot, élégant pont suspendu face au tournant de l'église, que l'on continua à appeler «*a pasafèla*» (la passerelle). Pour creuser les fondations, près du tournant, dans la «*gravéfa*» et le gypse souterrain, les hommes avaient de l'eau jus-



Le pont Charabot en construction en Mars 1925. En bas, la Gravéfa (gros galets). Les Breilloises lavaient leur linge agenouillées au bord de la rivière. Elles l'étendaient à même le sol, fixant les coins avec des galets. Document Durand - Sassi



Deux vues des inondations de Novembre 1926 : ci-dessus, la Roya en crue est montée jusqu'au niveau du pont Charabot; ci-dessous, le 21 Novembre, de nombreuses maisons du quartier Graviras sont inondées. Document J. Sassi et M. Spapperi



qu'à la taille. Monsieur Charabot, conseiller-général du canton de Breil, devint plus tard sénateur des Alpes-Maritimes.

Deux sociétés importantes transformèrent le paysage des bords de la Roya:

— la compagnie P.L.M., par la construction de la double voie ferrée Nice — Breil et Vintimille — Coni.

— l'Énergie Industrielle, avec l'aménagement de l'alimentation de l'usine hydro-électrique de l'Arbousset, à l'ancienne frontière.

CONSTRUCTION DE LA VOIE FERRÉE, DES TUNNELS DE GIGNE ET CARANCA, DU VIADUC DE LA LAVINA:

La construction des deux sections de voie ferrée devant aboutir à Breil a été adjugée avant la Première Guerre Mondiale, à l'entreprise François Mercier: en Décembre 1912 pour celle de Sospel, et au début de l'année 1914 pour celle de la frontière sud (Piène). Dès 1913, les travaux démarrèrent à Breil pour le percement des tunnels jumeaux: dans la direction de Sospel et Nice, celui de Caranca était entièrement percé à l'été 1914, tandis qu'en direction de Piène et Vintimille, celui de Gigne allait donner du fil à retordre aux ouvriers et aux ingénieurs, en raison de la nature instable des terrains qu'il devait traverser (marnes, gypse et anhydrite). Interrompus pendant la guerre, les chantiers reprirent leur cours dès 1919. Deux ans plus tard, les ouvrages au sud de Breil étaient achevés et les efforts des constructeurs se portèrent sur la plateforme de la future gare internationale.

La voie montante de Vintimille étant raccordée le 30 Janvier 1922, les premiers trains purent alors arriver à Breil par l'Italie pour approvisionner les matériaux nécessaires à la construction. Mais il fallut encore attendre plus de six ans, jusqu'à l'inauguration du 30 Octobre 1928, pour que l'ensemble de la ligne soit achevé et que l'on puisse enfin se rendre à Breil en train.

Au quartier du Graviras, la construction de la voie ferrée a amené un bouleversement complet du paysage: au sud, la ligne en provenance de Vintimille débouche du tunnel de Gigne, long de 1188 m, dans une muraille monumentale percée de casemates militaires, où aboutit également la ligne de Nice par le tunnel de Caranca, long de 916 m. Au-delà, un immense remblai surplombe la Roya et son lac, permettant au voyageur de découvrir une vue panoramique du village. Le vallon de la Lavina est franchi par un pont en maçonnerie de 14 m d'ouverture, qui marque l'entrée dans la gare. Malgré son ampleur modeste et l'ancrage de sa culée aval dans le remblai au moyen d'une console en béton, ce pont a donné beaucoup de soucis aux techniciens du chemin de fer: dès 1936, un important affaissement nécessita sa reconstruction sur des travées métalliques.

LA CRUE DE 1926:

En Novembre 1926, au cours de la construction du barrage et du canal de l'usine électrique, de fortes pluies éclatèrent. Les ouvriers dirent à leur chef: «Attention, la Roya va bouger cette nuit...», et ils s'entendirent répondre: «Vous m'em... avec votre ruisseau!» Et il plut, il plut! Dans la nuit, les eaux rugissantes démolirent coffrages, ferrailages, maçonneries, et en charrièrent le long de la Roya. Personne n'osa aller déranger le chef, qui logeait au premier étage de l'ancien café-restaurant. Les flots tumultueux arrachèrent les roseaux et arbustes des berges, puis les arbres fruitiers, les saules pleureurs, les eucalyptus... Soudain, des appels «Au secours, au secours!» retentirent du grenier de l'ancienne maison Ghirardi, où l'eau, après avoir envahi le rez-de-chaussée, atteignait le premier étage. Les ouvriers allèrent à l'usine de l'Arbousset chercher la grande échelle, la placèrent derrière la maison entre les terrains encore à sec et la fenêtre du deuxième étage, pour évacuer les enfants, la femme terrorisée et le chef. Traversée héroïque! Le gros eucalyptus fut coupé en deux par les eaux, qui emportèrent la cime. Le tronc resta longtemps en travers de la Roya au lieu-dit «Cazéta».

A toute époque, par temps de pluie, les paysans, désœuvrés par la force des choses, allaient le long du parapet observer les eaux de la Roya: couleur, niveau, volume, force, épaves... En Novembre 1926, hommes, femmes et enfants, massés du tournant de l'église au pont Inférieur, regardaient effrayés l'énorme rivière qui avait inondé la «Gravéfa», des jardins du Graviras et d'Isola, les rez-de-chaussée des maisons Ghirardi et Boïni (actuellement derrière la poste). Le niveau des flots écumeux se rapprochait du plancher des ponts Inférieur et Charabot. En traversant le pont suspendu qui oscillait par la force et l'abondance des eaux frappant ses extrémités, madame Morelli, locataire de M. Boéri, se hâta précautionneusement, ses yeux bleus intensément marqués par la peur. En arrivant sur le boulevard, elle respira, comme si elle avait eu peur d'être emportée avec le pont... Dans la maison Boïni, aux fenêtres d'une petite tourelle d'angle du premier étage, parents et enfants fixaient de leurs yeux hagards ces eaux furieuses qui se rapprochaient d'eux.

– **Le Lac:** La Roya décrut lentement et les travaux reprirent. L'usine fut inaugurée en 1927. En 1928-29, la maison Ghirardi fut rasée au rez-de-chaussée, le lac de retenue recouvrit la Gravéfa et une partie du Gravidas bordée par un chemin élargi. Vers 1930, pour prévenir des dangers d'une forte crue, deux galeries souterraines de dérivation furent construites: leurs entrées se situant en amont du pont Supérieur et leurs sorties en aval de la Porte de Gênes.

La petite maison entre le gros moulin «*Trouça*» (Folco) et le pont Inférieur, avec au sous-sol logement du meunier, logea au rez-de-chaussée le représentant d'un grand magasin «*Paris-Nice-Menton*». Ensuite, ce fut une buvette, tenue successivement par M. et Mme. Marie Paul vers 1920, par M. et Mme. Antoine Rey («*Paçétou*») de 1925 à 38, M. et Mme. Paul Roscian de 1938 à 44. Aux Canons, dans de gros alambics de cuivre, on distillait la lavande l'été et le marc l'automne. Ce même emplacement servit ensuite de cuisine aux armées.

BREIL-BEACH, 1935-1940:

Pour égayer Breil et apaiser le mécontentement des Breillois contre les nuisances du lac artificiel, Michel Ghirardi («*Braga*», dit «*Bélociou*»), fit construire sur les fondations de l'ancien café, une terrasse avec kiosque bâché. L'été, samedi et dimanche, après-midi et soir, un chanteur jouant de la batterie et un saxophone y animaient le bal. Une dizaine de barques à rames à fond plat (dont deux périssoires) et un hors-bord à moteur promenaient les amateurs à la surface du lac. En semaine, le phonographe assurait l'ambiance musicale du quartier.

Ces heures insouciantes du «*Breil-Beach*» ont été illustrées par une photo publiée en page 15 du «*Haut Pays*» no.5.

LES MÉFAITS DE LA GUERRE 1939-1945:

En Juin 1940, les Français ont miné et fait sauter le pont Inférieur de la route, qui a été reconstruit dans les mois suivant l'armistice.

En 1944, les Allemands ont fait sauter les deux ponts Inférieurs: celui de la route, et le vieux pont à dos d'âne de la rue à St.Bernard, en même temps que les maisons voisines: Roscian, Véran (entre rue et boulevard), les premières maisons de la ruelle à la place Rousse sur la rive gauche, et la buvette sur la rive droite. Le pont de la route a été reconstruit, d'abord à une seule voie en 1945, puis à double voie en 1948. Le «*Pont Vieux*» n'a pas été reconstruit.

En 1940, les Français ont également fait sauter le pont suspendu, par des caisses de mines placées sous la voûte et le tablier. Il a été reconstruit avec deux piliers dans la Roya, qu'ont à nouveau fait sauter les Allemands en 1944: mais les travées sont restées, et l'on pouvait encore y passer, le tronçon médian reposant dans le lit de la rivière tandis que les deux autres rejoignaient obliquement les bords. Presque toute l'eau avait été déviée dans les galeries souterraines. En 1945, on a relevé les travées avec des vérins et reconstruit les piles intermédiaires.

LES ATTRAITS DU LAC ET DE SES ABORDS:

– **Canotage:** Vers 1959, une convention entre la municipalité et E.d.F. a autorisé le canotage sur le lac. Pendant deux ans, M. Michel Ghirardi en exploita la concession. Il avait fait recouvrir sa terrasse d'un toit de tuiles. Ensuite, un arrêté municipal instaura le canotage libre, aux risques et périls des usagers. Cette formule permit aux colonies de vacances, clubs de canotage du département et amateurs individuels d'y pratiquer le canoé-kayak. C'est ainsi que chaque été, les canoés multicolores sillonnent les eaux du lac et de la Roya.

– **Feux d'artifices:** De tout temps, des feux d'artifices ont été tirés du Gravidas, à l'occasion du 14 Juillet, du festin du 15 Août et d'autres fêtes. Utilisant des barques, nos artificiers les ont agrémentés de spectaculaires feux nautiques.

– **Promenade:** Entre 1960 et 70, les deux descentes et le chemin ont été élargis, l'éclairage électrique installé, des bancs aménagés. Vers 1980, une fontaine a été construite et des bancs remis en place.

– **Concours de pêche:** Chaque année, le concours de pêche à la truite attire de nombreux amateurs.

– **Cygnes et canards:** Le 1er Mars 1973, le Syndicat commercial artisanal d'expansion économique et touristique de Breil, a installé un couple de cygnes sur le lac, puis un deuxième couple, un couple de canards mandarins, et ensuite d'autres espèces de canards qui ont proliféré, à la grande joie des touristes et des enfants.

– **Aéromodélisme:** Chaque année, les clubs d'aéromodélisme de la côte viennent faire des démonstrations sur les bords du lac de Breil.

– **Parachutisme:** En 1985, des parachutistes ont pris le lac pour cible, devant les spectateurs enthousiastes.



Le pont Charabot, démoli en 1940. Document Durand - Sassi

«*La guinguette a rouvert ses volets*» au Gravidas l'été 1986.

Un programme d'aménagement d'un Espace «*Loisirs et Fêtes*» au bord du lac a été entrepris pour 1986-88 par la municipalité, le conseil-général, la Région et l'État, et 1500 m2 doivent être gagnés sur le lac, grâce à la compréhension d'E.d.F.

En 1986-87, une première tranche de travaux a permis la réalisation de l'endigage, de la piste, de la scène, des gradins et des sanitaires. Le radier de la piste a été étrenné le soir du 14 Juillet: quel plaisir de voir la longue retraite aux flambeaux éclairant le boulevard à partir de la place, le pont Inférieur, le Gravidas jusqu'à la piste brillamment illuminée, toutes ces lumières se reflétant dans les eaux du lac! Quelle animation, les soirs des répétitions préparatoires à notre «*Stacada*». Quelle magnifique fête, le 20 Juillet, avec le Deuxième Jugement, le défilé de milliers de visiteurs entourant les acteurs, les danses de l'après-midi, les bals! Quelle assistance nombreuse et heureuse, pour notre première «*Méf-Agoust*» sous le chapiteau! Quelle ambiance pour les soirées du festin et autres fêtes, avec le groupe folklorique «*Ar Tantuoulet*» ou le Club des Majorettes de Breil! Citons le festin de la St.Bernard, la fête de la Bière, et laissons parler une grand-mère breilloise, native du Gravidas:

«*Qu'il était beau, notre Gravidas, avec cette magnifique piste, ce grand chapiteau bleu et blanc! Cet été, ils ont pu s'amuser tant qu'ils ont voulu avec des fêtes qui ont mis la gaîté dans le pays.*»

Josephine SASSI

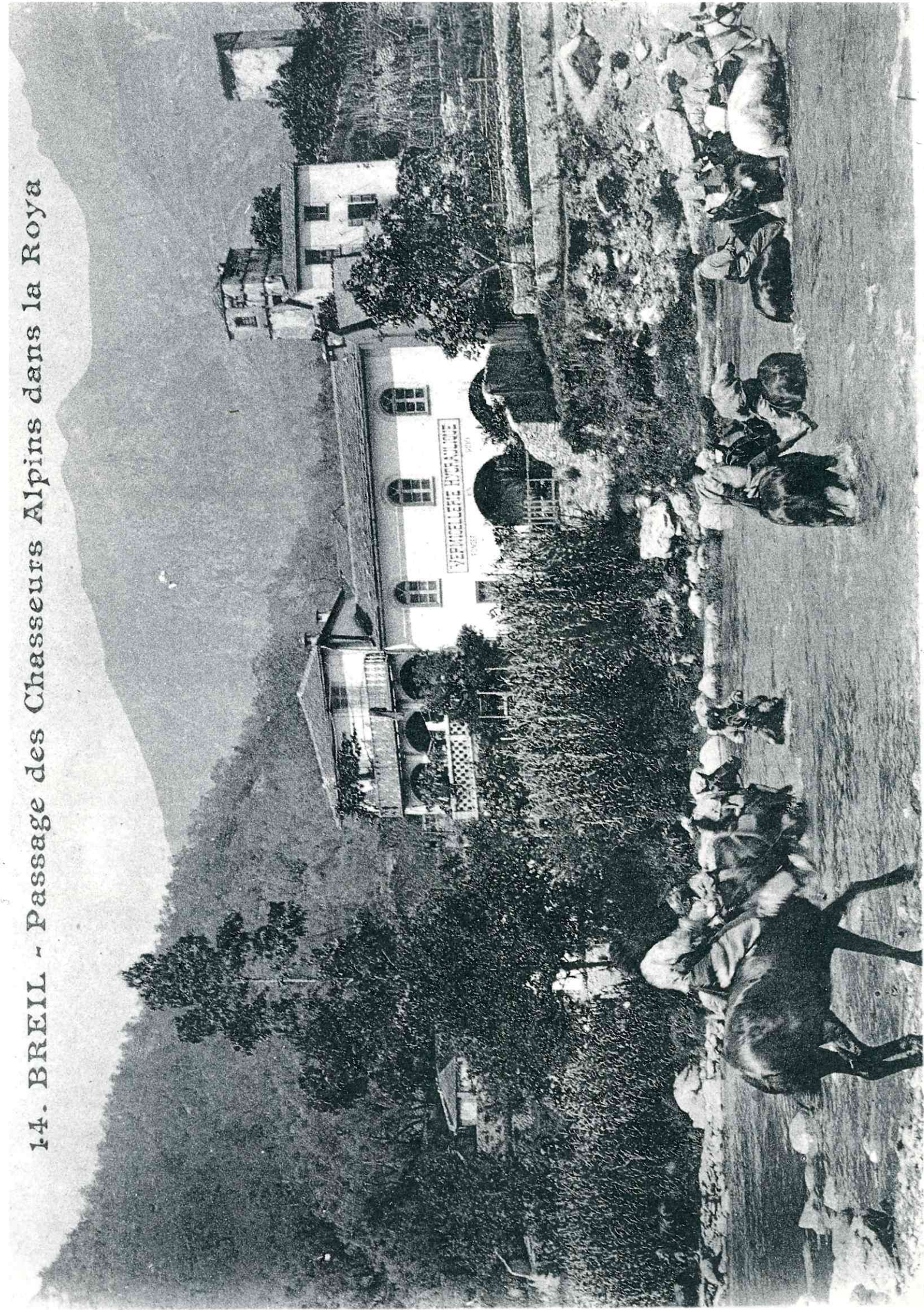
Une vue générale actuelle du quartier Gravidas, lors du passage d'un train international suisse. Cette vue st à comparer avec celle de la page 8. Photo Michel BRAUN



En page suivante : Au début du siècle, un groupe de chasseurs alpins traverse la Roya au niveau du quartier Gravidas, face à la Vermicellerie Hydraulique.

Document J.P. GARACIO

14. BREIL - Passage des Chasseurs Alpins dans la Roya



Boetto. Breil

Les récits de nos grands-mères:

La légende sospelloise de la Nieya.

Jean-Pierre DOMÉREGO

Quand on suit la rive gauche de la Bévéra après Sospel, on rencontre le bassin du Golf, large et verdoyant, puis soudain les gorges se présentent, étroites et menaçantes. A la bifurcation de la Nieya avec la route des gorges, le spectacle est sinistre. Les roches sombres dominent la rivière qui, par temps de crue, semble gémir en heurtant les barres calcaires. Les voyageurs qui s'engageaient dans cette vallée rencontraient souvent des sorcières. Celle de la Nieya était célèbre, et il n'était pas rare de la voir se rendre au sabbat, chevauchant un vieux balai tout phosphorescent. Celui qui avançait plus avant en direction de Cai trouvait alors des bandes de génies malfaisants, des fantômes aux longs cheveux, vêtus de blanc, qui agitaient leurs chaînes et qui dansaient des rondes infernales au son de fifres aigus et de tambours aux sonorités inquiétantes.

Marita, une des sorcières, avait un ami, le beau berger Orenge, qui ne se privait pas de conter fleurette à bien des filles du pays. L'une d'elles, Rosette, un joli brin de fille, toute brune et charmante, finit par lui faire perdre la tête. Et notre bel Orenge abandonna moutons et chèvres pour partir du côté de Castillon, avec la séduisante Rosette.

Qu'on juge de la déception de Marita, qui, folle de jalousie, décida de se venger. Elle prit l'aspect d'une pauvre bûcheronne et se trouva, comme par hasard, sur le chemin de Rosette qui allait cueillir des simples vers le Penas. La pauvre vieille, harassée, se traînait non loin de cette montagne, soupirait, pleurait, maudissait le ciel, et notre Rosette en fut attendrie. Elle aida la vieille à faire quelques fagots, et toutes deux se reposèrent un instant au pied de la cîme de Penas.

— «*Quand j'avais votre âge*» dit la bûcheronne, «*je dansais sans cesse. J'étais la plus brillante danseuse de tout Sospel. Je suis persuadée qu'actuellement, personne ne sait danser aussi bien que je le faisais dans le temps passé.*»

— «*Mais je suis certainement une des meilleures danseuses de la région. Je peux vous le prouver.*»

— «*Puisque tu danses si bien, pourrais-tu danser au sommet du Penas?*»

Et voilà notre Rosette qui grimpe, qui grimpe, et qui commence à danser au bord du précipice. Las! Deux minutes après le début de la danse, la voilà qui glisse et disparaît au fond du gouffre. Quelques jours après, on arrêta Marita la sorcière, on la condamna à demeurer exposée sept jours devant l'église St. Michel et on la chassa de Sospel. Elle se dirigea vers la Nieya, et avant de disparaître, se retourna et maudit les gens de Sospel:

— «*Un grand malheur ne tardera guère à vous menacer. Je me vengerai!*»

On n'entendit plus parler de Marita la sorcière, et l'on continua à pleurer la douce Rosette. Pourtant, cinquante ans plus tard, exactement, une bande de loups apparut, venant de la Nieya. A leur tête se trouvait une louve de taille gigantesque, qui avançait, les yeux phosphorescents et la langue pleine de sang. Sospel fut envahi par ces bêtes sanguinaires. La première victime fut le vieux berger Orenge, qui fut surpris dans sa pauvre mesure, alors qu'il dormait. Il y eut ensuite plus de vingt victimes, sans compter les bêtes égorgées. Et puis, ce fut le calme et on n'entendit plus jamais parler des loups de la Nieya. Marita était sans doute à jamais vengée...



Document tiré de la revue LOU SOURGENTIN.

une randonnée en Haute-Roya : AUTOUR DE LA ROCHE DE L'ABISSE

José BANAUDO

Cette balade nous ramène sur la crête frontalière du Col de Tende, où nous avons déjà découvert le réseau complexe des pistes stratégiques et des anciennes fortifications italiennes. Nous allons effectuer cette fois une traversée de trois jours, qui constitue une extension ou une variante de la précédente randonnée, décrite dans le no.8 du «Haut Pays». Là encore, il ne s'agit pas d'un exploit sportif, loin de là: cet itinéraire comporte une bonne part de pistes, en grande partie toujours carrossables, et les stakhanovistes de la marche pourront le parcourir sans fatigue excessive en deux jours. A chacun sa perception de la montagne: pour notre part, nous préférons regarder, écouter, nous arrêter autant qu'il nous plaît pour profiter du paysage, du silence, de la chanson du vent, du ballet des nuages et de la qualité de la lumière, si différente selon les heures de la journée...

PREMIER JOUR: ASCENSION A L'ABISSE:

En fait, la première demi-journée de notre itinéraire sera en tous points identique (l'émotion de la découverte en moins!) à celle déjà décrite dans le circuit des forts à l'ouest du Col de Tende. Montée en train de Tende à Limone, correspondance par autocar de Limone à la station de ski de Tre-Amis, puis ascension à pied des lacets de la rampe nord du Col de Tende. De ce dernier point, la piste stratégique se déroule régulièrement le long de la frontière, contournant par le nord le mamelon où se perche le fort Pernante (2119 m) puis la cîme de Salante (2176 m), remontant le vallon de l'Abisse jusqu'au petit lac, puis gravissant les lacets partiellement éboulés qui aboutissent au fort de Giaure (2254 m). Si l'on ne s'est pas trop arrêté, le temps de parcours total est d'environ 3h30 depuis que l'on a quitté le car au pied du col.

Nous sommes maintenant en début d'après-midi, et après la pause, il n'est pas inutile de se livrer à quelques observations météorologiques (direction du vent, évolution des nuages), car en été l'orage n'est souvent pas loin! Pour trois jours de marche, nous sommes inévitablement chargés, aussi ne monterons-nous au sommet de l'Abisse que munis du strict nécessaire (vêtement imperméable, gourde, carte et appareil photos), en laissant nos sacs à l'abri à l'intérieur du fort. Celui-ci est entouré d'un fossé et le pont-levis à jamais relevé, mais, avec un peu d'astuce, vous en trouverez l'accès!

A l'ouest du fort de Giaure, un sentier en lacets s'élève tout de suite sur la pente herbeuse de Pra-Giordan, où court une ancienne rigole qui collectait autrefois les eaux de fonte des neiges pour alimenter les casernes. Bientôt, le sentier proprement dit disparaît; l'on suit quelque temps la rigole jusqu'à ce qu'elle s'éloigne vers la droite en restant à niveau. On rejoint alors par une trace jalonnée de cairns et de repères peints sur les rochers, une zone d'éboulis située à la verticale du sommet. Le passage remonte dans les blocs vers la droite, puis revient vers la gauche pour passer au sommet de barres rocheuses qui dominent les lacs de Peirafica. De là, une courte ascension conduit au sommet Est de la Roche de l'Abisse (2755 m), marqué par une croix au pied de laquelle est abrité un «livre d'or» dans lequel les randonneurs marquent, avec plus ou moins d'inspiration, leurs impressions du moment. Une arête rocheuse d'une vingtaine de mètres mène à la cîme Est, également surmontée d'une croix. Dans toutes les directions, la vue porte sur les sommets environnants ou lointains; au nord, la paroi abrupte plonge vers les vallées piémontaises, tandis qu'au sud elle domine la cuvette où scintillent les eaux sombres des lacs de Peirafica.

Le temps nécessaire à la montée, depuis le fort de Giaure, est d'environ 1h15 - 1h30. La descente, par la même voie, demande un peu moins. Tandis que les excursionnistes de la journée, que l'on rencontre assez nombreux sur les pentes de l'Abisse, retournent chercher leur auto au Col de Tende, nous pourrions installer le bivouac sur une terrasse herbeuse du fort. La silhouette déjà sombre de l'Abisse se découpe maintenant sur les dernières lueurs du jour, tandis que le vent se glisse entre les murailles des bastions. Bientôt, les premières étoiles s'allumeront...

DEUXIEME JOUR: DE LACS EN LACS:

Cette partie intermédiaire de notre traversée fera sans doute sourire les amateurs de grands raids, car elle ne représente qu'un nombre bien modeste de kilomètres et d'heures de marche! Et pourtant, c'est peut-être celle où il y a le plus de choses à voir...

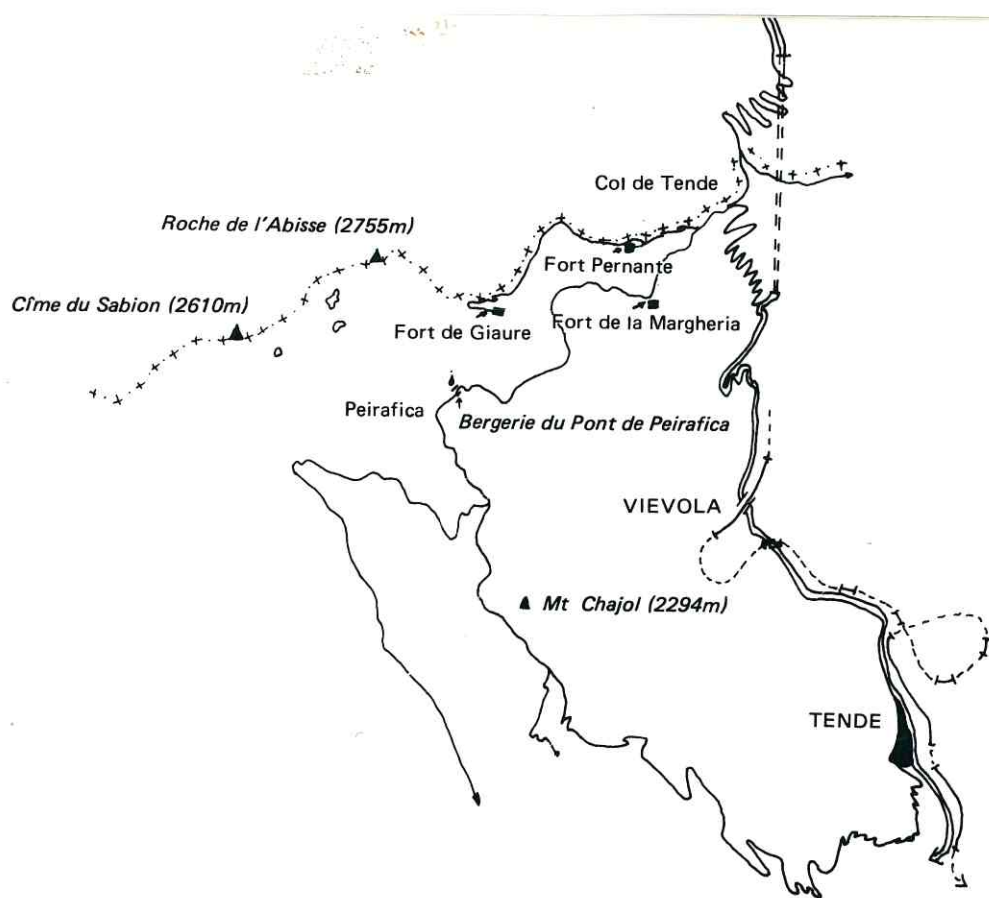
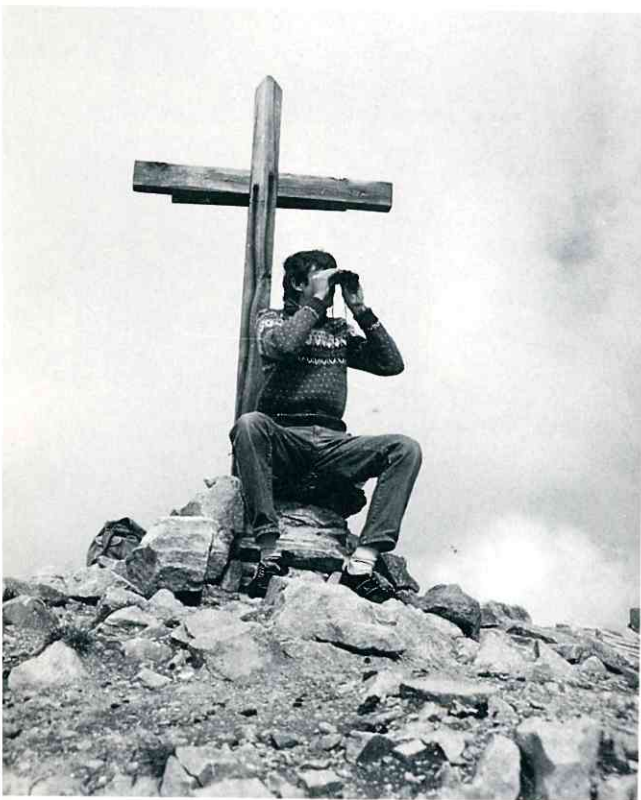
Du fort de Giaure, on s'éloigne vers l'ouest en passant devant les vestiges de la carrière où on a été extraits les matériaux nécessaires à la construction de l'ouvrage, et l'on commence à descendre vers le vallon de Caramagna et les pâturages de Peirafica. Pour éviter de perdre trop d'altitude en rejoignant la route, on peut quitter le sentier et tangenter vers la droite le versant est du grand vallon glaciaire des Ciappe (les Chiappes, sur la carte). L'on parvient alors dans un chaos de rochers, ancienne moraine que l'on traverse pour regrimper sur le versant ouest. De là, un sentier assez vague jalonné de cairns s'élève jusqu'à un premier ressaut de la vallée où s'étale le lac Inférieur de Peirafica (2332 m). Encore un effort, par un exercice d'équilibre de blocs en blocs, et voilà le lac Supérieur de Pei-



En vue de l'Abisse.

Ci-dessous, le lac inférieur de Peirafica. Photos José BANAUDO





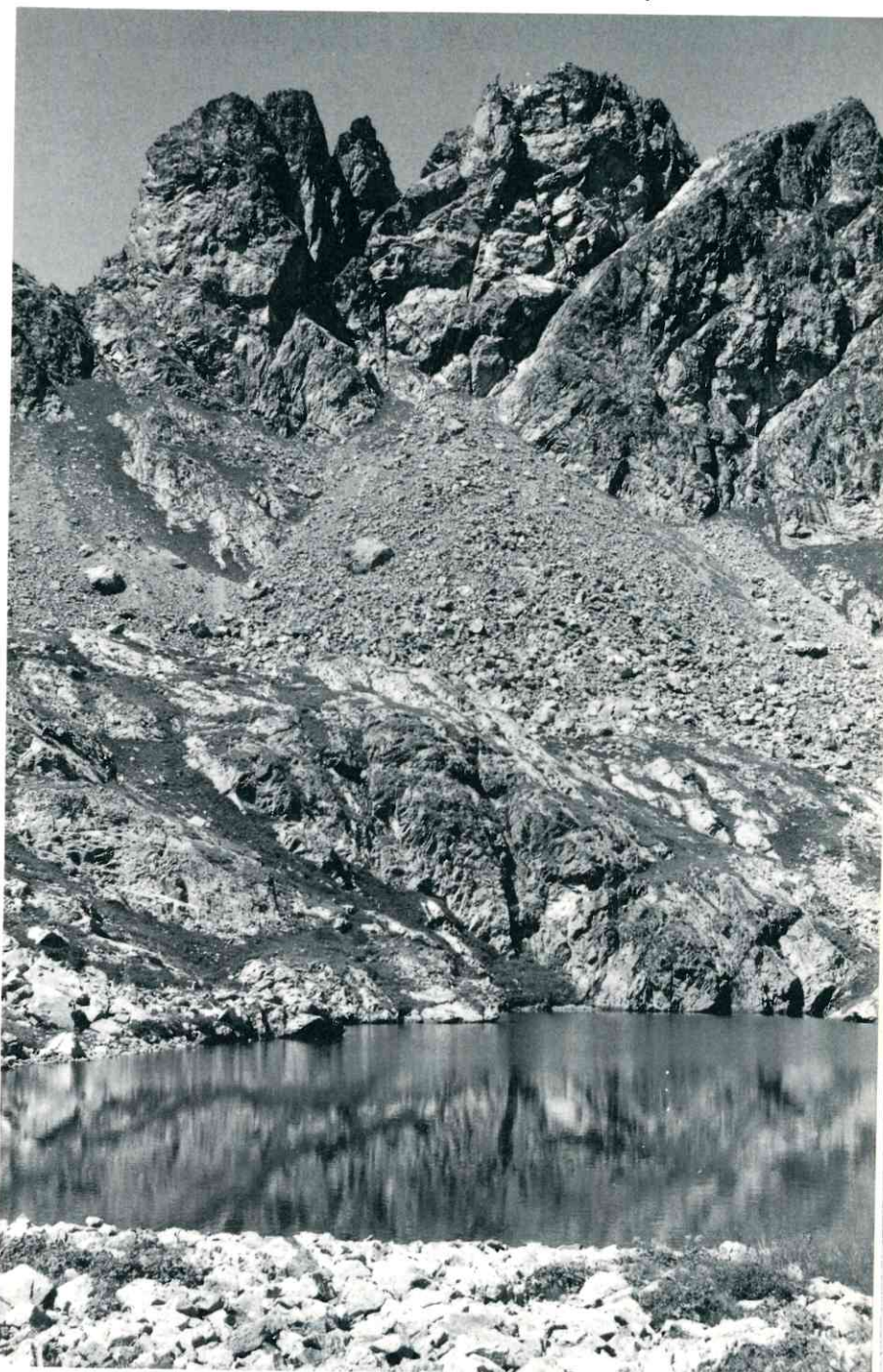
La croix qui surplombe la roche de l'Abisse à 2755 m d'altitude. Ci-contre, les tours Saragat se mirant dans les eaux glaciales du lac supérieur de Peirafica.
Photos José BANAUDO

rafica (2358 m), au fond d'une cuvette fermée par les crêtes dentelées de l'Abisse, des Tours Saragat et de la pointe de Peirafica. Tout en haut de l'Abisse, on distingue la croix et on perçoit les éclats de voix des premiers promeneurs de la journée.

Après une longue pause, que l'on peut agrémenter d'une baignade (glaciale!), nous redescendons dans le chaos des Ciappe. Mais là, au lieu de suivre le sentier qui conduit à Peirafica, nous nous dirigeons sur la droite vers un autre vallon qui descend de la cîme du Sabion. Toute trace de civilisation a désormais disparu, et la progression au milieu des blocs gigantesques et des coulées d'éboulis traînées par l'ancien glacier, est assez lente. De l'autre côté de ce large couloir, la carte indique les vestiges discontinus d'un ancien sentier qui remontait le long de la pente nord de la crête de Barchenzane. Sur place, toute trace a disparu depuis longtemps et il faut s'élever lentement à mi-pente, en se cramponnant parfois aux arbustes. Tout là haut, la crête que nous visons semble si lointaine! Il nous faut enfin attaquer la pente de front, en nous aidant souvent des mains, mais lorsque nous parvenons sur l'arête (point coté 2522 m sur la carte I.G.N., au sud de la cîme du Sabion), le spectacle est à couper le souffle!

Nous avons rejoint la limite du Parc National du Mercantour, qui longe ici la crête de Barchenzane. Cette barrière administrative coïncide ici avec un étonnant contraste de paysages: au sud, le vert domine dans la Valmasca et le vallon de Castérino, qui plongent entre le massif de Fontanalba et la baisse de Peirafica; au nord, au contraire, c'est le gris qui règne sur un paysage exclusivement minéral hérité de l'époque glaciaire. A l'ouest, le plateau du Sabion laisse apercevoir des charmes prometteurs, et nous nous remettons en chemin avec une certaine impatience. Comme une chance ne vient jamais seule, un sentier réapparaît sur la crête, et passe bientôt sur le versant du Sabion.

Nous descendons maintenant par une série de lacets vers le col du même nom, à 2328 m, tandis qu'un troupeau de moutons remonte la pente herbeuse à notre rencontre. Après les zones rocheuses grandioses mais un peu inhumaines que nous venons de parcourir depuis le matin, la combe du Sabion offre un havre de sérénité que les mots sont bien impuissants à décrire... Au nord du col, déjà dans l'ombre, le vallon italien du Sabbione plonge en direction d'Entracque. Sur un replat, à quelques mètres de la frontière, trois minuscules lacs sont serrés au pied d'un rocher: nous y installons le bivouac pour la nuit, puis, nous profitons des derniers instants du jour pour contourner le rocher afin d'apercevoir le versant italien. Du haut du petit col voisin, une autre surprise nous attend: au pied d'une paroi abrupte, presque dans la nuit déjà, se niche le petit lac de la Vacca. Un chemin assez raide y descend, au détour duquel une plateforme donne



accès à deux portes percées dans la falaise: le temps manque pour une exploration complète, mais nous comprenons qu'il s'agit de l'entrée des «arrières» d'une casemate qui se trouve aujourd'hui sur le versant français, au dessus des lacs du Sabion où nous passerons la nuit...



Une des casemates du Col du Sabion, aujourd'hui situées en territoire français.
Photo José BANAUDO



Bivouac aux lacs du col-de-Sabion.

Photo José BANAUDO

TROISIEME JOUR: DU SABION A TENDE:

Sous les premiers rayons du soleil, la combe du Sabion apparaît dans toute sa splendeur, tandis que les sonnailles annoncent la mise en marche du troupeau sur le versant d'où nous sommes descendus la veille. Avant de plier bagage, nous montons au-dessus des lacs inspecter le blockhaus et les anciens postes de guet des «Alpini», protégés par un curieux entassement de sacs de ciment, que l'on a laissé pourrir sur place et qui se sont agglomérés sous l'effet de l'eau de pluie pour former une solide muraille. Dans la casemate, une galerie s'enfonce sous la montagne, pour ressortir vraisemblablement au-dessus du lac de la Vacca: le traité de 1947 délimitant la nouvelle frontière a ainsi laissé subsister cette fortification, bien évidemment désaffectée, dont l'entrée est en Italie et les bouches de tir en France! Cet humble monticule de pierre et de béton, unissant deux pays qu'il était censé séparer, ne symbolise-t-il pas la vanité des hommes?

Il est temps maintenant de se mettre en marche, car cette dernière journée sera exceptionnellement longue. Après avoir traversé le plateau, ses prairies et ses mares, nous faisons nos adieux au Sabion et entamons la descente le long du versant sud de la crête de Barchenzane, dominant les vallons du Sabion et de Valmasca qui s'unissent pour former la vallée de Castérino. Rencontrant un autre troupeau, de vaches celui-là, nous franchissons à nouveau la limite du parc du Mercantour et arrivons au refuge de l'ancienne caserne de Peirafica. Là, plusieurs familles sont en villégiature et les automobiles circulant sur la piste stratégique du Col de Tende à Castérino nous ramènent un peu brutalement à la civilisation. Les prés de la baisse de Peirafica sont attirants, même un peu trop car l'accès facile en voiture y amène leur lot-dominical de «saucissonneurs» bruyants.

A partir de là, 18 kilomètres de marche nous attendent, par la piste stratégique de Tende, qui, bien que carrossable, ne connaît pratiquement aucun trafic, la plupart des automobilistes préférant descendre directement sur Castérino. La route court sur le flanc ouest des montagnes de Chàjouré (Chajol) et Oûrnou (Ourne). Sur l'autre versant du vallon s'étend le panorama majestueux des monts Ste.Marie (2740 m), Grand-Capelet (2935 m) et Bégo (2872 m), dominant les Ciappe de Fontanalba et leurs célèbres gravures. La pause de mi-journée à la baisse d'Oûrnou (2040 m) ouvre la vue vers l'est sur le Col de Tende, le hameau de Viévol et le bassin de la Roya.

La route, remarquablement bien construite avant guerre par le Génie italien, déroule ses lacets, ses murs de soutènement, ses ponceaux et ses parapets au flanc du mont Agnelin, dominant le hameau de Canarresse. Au point coté sur la carte 1939 m, un embranchement s'éloigne dans la forêt en direction de la Riba-de-Bernou dont les hautes falaises dominent le village de Tende. Mais nous ne sommes pas arrivés, car plus de 1000 m de dénivelé restent à rattraper! Cette descente, qui pourra pa-

raître interminable par rapport aux faibles parcours des journées précédentes, ne sera pourtant pas monotone pour qui saura observer la transition progressive de la végétation: mélèze, sapin, pin et châtaignier marquent la diminution progressive de l'altitude. Comme l'on approche du quartier des Speggi, des fontaines et des maisons cantonnières se succèdent au bord de la route, mais elles ne sont plus entretenues et seule l'eau de pluie et d'infiltration y croupit encore. Arrivés au-dessus de St.Dalmas-de-Tende, à hauteur du col de Loubaïra qui dresse son antenne sur la rive opposée de la Roya, on aperçoit dans la basse vallée les silhouettes du Balcon de Marta et de la cîme de l'Arpette. Les anciennes terrasses de culture font suite à la forêt et Tende apparaît enfin! La fontaine de Ste.Catherine précède l'arrivée au village, où le gîte d'étape accueillera ceux qui cherchent à se loger au terme de cette journée bien remplie...

Les recommandations d'usage s'adressant aux randonneurs sont bien entendu valables pour cette traversée. Il faut de plus signaler que les sources y sont à peu près inexistantes, surtout en été, l'itinéraire empruntant souvent les crêtes; il faut donc impérativement se munir de plusieurs gourdes, non seulement pour boire mais aussi pour cuisiner, et puiser l'eau dans les multiples lacs rencontrés en cours de route: pied du fort de Giaure, Peirafica et Sabion. Cette eau pouvant contenir des micro-organismes en quantités variables, il est recommandé également de la traiter avec des comprimés appropriés, genre Hydrochlonezone. Le dernier jour, on peut néanmoins se ravitailler en eau potable au refuge de Peirafica, ou à défaut en suivant la piste carrossable sur environ un kilomètre en direction du Col de Tende, jusqu'à la source coulant en bordure de la route à la bergerie du «Pont de Peirafica».

Sur la partie située dans les limites du Parc National du Mercantour s'appliquent les règles et interdictions habituelles (promenade de chiens, déchets, feux, campements de longue durée, cueillette et postes de radio).

La bergerie du pont de Peirafica, à proximité de laquelle se trouve une source où l'on peut se désaltérer.
Photo José BANAUDO



25 ans après: Michel Siffre

HORS DU TEMPS, HORS DU COMMUN . . .

Hervé ROMAN

Je me présente: j'habite le massif du Marguareis, plus exactement le gouffre du Scarasson. Jusque là, rien d'extraordinaire, mais vous n'allez pas croire ce qui m'est arrivé le dix-sept Septembre dernier vers onze heures du matin. Malgré ma position géographique, et mon grand âge, de nombreuses personnalités —amis, journalistes, photographes— avaient tenu à célébrer le vingt-cinquième anniversaire de ma rencontre avec Michel SIFFRE, unique acteur et metteur en scène de la première expérience «hors du temps» de longue durée en caverne. Ce fut l'occasion pour lui d'annoncer le thème de sa prochaine exploration. Mais avant d'en arriver là, que de chemin parcouru! Laissez-moi vous raconter cette fabuleuse histoire. Il était une fois... un homme.

«J'ai quarante-sept ans. Je suis né à Nice; ma famille est originaire de l'Hérault. La vocation de spéléologue-géologue m'est venue vers l'âge de onze ans, en découvrant une carrière souterraine: elle a pris toute ma vie. Aventure et recherche ont été intimement liées. Au lycée, ça ne marchait pas très bien. J'ai été une machine à apprendre, j'ai beaucoup lu. J'étais surtout un homme de terrain».

A dix-sept ans, suite à une découverte géologique importante, il est l'élève de Jacques BOURCART, professeur de faculté de géologie océanographique, futur académicien, créateur du laboratoire de géologie sous-marine de Villefranche-sur-Mer. A partir de Pâques, six mois par an, il parcourt l'arrière-pays niçois afin d'étudier la géologie du quaternaire. A moins de vingt-trois ans, il publie plusieurs notes à la Société Géologique de France, à l'Académie des Sciences, et auprès de bien d'autres institutions. Il passe son bac tardivement, car il travaille trop en géologie...

«J'ai commencé à travailler sur un diplôme d'études supérieures de géologie en classe de seconde —à l'époque, cela se préparait après le bac—, je l'ai fini en fin de classe de première. Mon patron me l'a fait soutenir six mois après la deuxième partie de mon bac! Son sujet: les formations plio-quaternaires de la région de Cannes».

Il est alors membre d'un club de spéléo local: le Club Martel, qui fera ensuite partie du Club Alpin Français. «Je portais plutôt le matériel de mes camarades, plus âgés et qui étaient meilleurs». En 1960, lauréat de la Fondation de la Vocation (sur trois mille candidats, il fait partie des dix-sept reçus!), il obtient une bourse et part étudier et explorer les grottes de la jungle cinghalaise (actuel Sri-Lanka). Mais pourquoi ce lieu? «J'ai cherché les zones calcaires de la planète. J'ai choisi Ceylan car c'était un tout petit pays. En outre, j'avais en poche un million d'anciens francs de l'époque. Deux mille francs étaient prévus pour l'achat d'un appareil photo, trois à quatre mille francs étaient destinés au voyage. Le choix d'un grand pays m'aurait obligé à louer une voiture, d'où des frais supplémentaires. De plus, sur le plan géologique, il existait des calcaires cristallins qui pouvaient contenir des minéraux rares».

Auréolé par l'attribution de cette bourse, il est nommé par ses camarades chef de l'«expédition Marguareis», où chaque année depuis 1954 il se rend en exploration. C'est alors que Gérard CAPPÀ découvre par hasard une masse de glace entre -104 et -130 mètres. En 1960, ses camarades avaient aperçu un trou, qui de surcroît aspirait: le gouffre était alors inscrit dans les objectifs du club.

«Je suis descendu», dit Michel, «et j'ai trouvé quelque chose d'exceptionnel par sa latitude et son altitude: le fond «culmine» à 1900 mètres! J'ai pensé que cela pouvait être une relique de l'âge glaciaire. J'ai donc voulu l'étudier en 1961, d'où l'idée: comment vivre sur le glacier? Il pense séjourner une quinzaine de jours, mais le glacier est en mouvement: il a repéré une faille fermée. Il décide de rester plus longtemps.



Photo Hervé ROMAN

«A cette époque, on ne connaissait qu'une seule expérience de «camping» souterrain, celle de l'inventeur des fours solaires. Puis, j'ai lu une note des expéditions polaires françaises du docteur RIVOLIER, traitant de l'influence du climat polaire sur l'homme. J'ai alors fait le rapprochement avec le milieu souterrain. Dans le même temps, une équipe italienne composée d'une quinzaine de personnes, est restée un mois sous terre: elle s'intitulait «700 heures». J'ai eu l'idée de ne pas emporter de montre, de noter mon rythme veille-sommeil, et d'appeler l'équipe de surface à mon lever, aux repas et au coucher. Ça a été la grande idée de ma vie, la base de la chronobiologie. A la même époque, sans que je le sache, un Allemand, le professeur ASCHOFF, faisait les mêmes expériences dans un bunker souterrain. Mais ses séjours étaient de courte durée (dix et dix-neuf jours). J'ai ainsi amené la durée, et par là l'élément significatif».

Mais parlons un peu de moi et de mes congénères. Nous «habitons» un massif qui est, selon Michel, un des plus grands karsts —ici une zone calcaire fourmillant de grottes— d'altitude de la planète, tout comme la Pierre St.Martin dans les Pyrénées. Il y a une vingtaine de cavités, comme le réseau Piaggia-Bella, long de vingt kilomètres environ. Quant à moi, je suis constitué d'un enchaînement de puits et de petites galeries en pente. En 1963, Michel est venu me voir, et a fait venir à mon chevet deux glaciologues de talent, dont le professeur Claude LORIUS, devenu patron de la recherche glaciaire en Antarctique. On m'a fait des prélèvements de pollens mais malheureusement, le carottage n'était que d'un mètre: il aurait fallu qu'il soit de dix à vingt fois plus important. Première constatation: les pollens étaient ceux que l'on trouvait à la latitude de la Suisse! On s'est aperçu que c'était la neige qui subissait la transformation en glace et non pas l'eau. Le rapport oxygène 18 sur oxygène 16, qui donne la température à laquelle s'est formée la glace, fait apparaître que sa valeur est identique à celle que l'on retrouve dans les glaces de l'Antarctique: on peut imaginer alors que je suis une relique glaciaire!

Mais que s'est-il passé en 1962?

Le 16 Juillet de cette année-là, l'amoureux de balades en montagne descend dans le gouffre par cent-dix mètres de profondeur, où, loin de toute lumière solaire et par une température inférieure à zéro, il décide de rester soixante jours sans horloge. Il a pu établir pour la première fois l'évolution spontanée du rythme veille-sommeil de l'homme, l'un des grands rythmes biologiques de l'organisme. Ses correspondants en surface enregistrèrent l'heure et la date de ses appels, sans lui donner la moindre information. L'expérience, sur le plan scientifique, a donné des résultats capitaux sur la connaissance des mécanismes de l'horloge interne de l'homme. Elle a été troublée par le fait qu'outre les souffrances dues au froid et à la solitude, à l'obscurité, à l'humidité, des chutes de pierres mirent souvent ses jours en danger. Pourtant, l'opération n'a jamais été interrompue. C'est un être exténué qui revit le jour le 17 Septembre, mille cinq cent heures plus tard. Des extraits de presse témoignent de l'intensité émotionnelle de ces moments:

«Il porte une combinaison rouge vif, et d'immenses lunettes cachent un visage mangé par une barbe de deux mois. C'est un corps pratiquement inerte, les bras ballants, qui apparaît. On le couche. Les médecins prennent son pouls, rapide, heurté, cent-vingt à cent-trente pulsations minute. Pour mesurer sa tension, on coupe au couteau la manche de sa combinaison. Tension très basse. On lui donne à boire. Il a des nausées. Il a froid, on le frictionne et lentement son corps reprend vie. Les pulsations s'égalisent. Michel SIFFRE balbutie quelques mots: «Que c'est bon de sentir à nouveau l'air et la lumière du jour! J'ai eu de la chance. J'ai eu très peur, à en pleurer! Merci à vous tous, que je ne distingue pas très bien, mais croyez-moi, je ne recommencerais plus dans de telles conditions»...

Lumière et bruit succédaient à la nuit et au silence. Aujourd'hui, ses yeux ont souffert. «Je suis devenu myope. Cela est dû à l'expérience texane de 1977, où j'étais resté deux cent jours sous terre. J'ai eu un strabisme divergent qui s'est ensuite accentué. Il y a eu probablement une atrophie des muscles des yeux». Le 14 Septembre, trois jours avant sa remontée, il se croyait le 20 Août! Pensant vivre un jour, il s'en écoulait presque deux!

Pour la première fois, il démontrait qu'en isolation temporelle de longue durée, en l'absence de tous «stimuli» cosmiques ou sociaux et audio-visuels périodiques, le rythme veille-sommeil de l'homme allongeait sa période, c'est à dire l'intervalle réveil-réveil ou coucher-coucher, mais ne se rompait pas. Un être humain, dans ces conditions, est automatiquement plongé dans le sommeil autant de fois que s'écouleront vingt-quatre heures. L'endogénéité du rythme veille-sommeil est une donnée devenue aujourd'hui classique en chronobiologie, science qui étudie l'homme dans sa dimension temporelle et non plus seulement spatiale.

L'expérience pilote du Scarasson devait être à l'origine d'une série de grandes expérimentations humaines, conçues et organisées par lui, et financées par la Délégation Ministérielle à l'Armement, et la Délégation Générale à la Recherche Scientifique et Technique. La N.A.S.A., quant à elle, a soutenu financièrement le traitement mathématique de l'expérience. «Le psychiatre d'ALDRIN, du programme Apollo, m'a contacté en premier. Puis, çà a été le tour du plus grand chronobiologiste du monde, le professeur Franz HALBERG. Mais dès 1962, on m'a mis l'étiquette de spéléologue, avec un casque sur la tête! Les gens m'ont considéré comme un original. Je n'ai pas été perçu comme un scientifique, un concepteur, sauf par les experts».

Ceci a été d'autant plus injuste qu'il n'a fait que des «premières», dont les premiers enregistrements polygraphiques du sommeil en isolation temporelle apportèrent des connaissances capitales sur la structure interne du sommeil. Les applications pratiques de toutes ces expériences se retrouvent en chronopharmacologie. La désynchronisation des rythmes circadiens apparaît de plus en plus nécessaire pour doter l'homme d'une vigilance et de capacités opérationnelles accrues. Le dérèglement de l'horloge biologique est créateur de fatigue. On le constate lors d'un travail de nuit, d'un travail en équipes alternantes, de voyages transméridiens, d'un travail en milieu d'exception tel un laboratoire orbital ou spatial.

Il en va de même pour l'efficacité thérapeutique des médicaments: l'action de ceux-ci est fonction de l'heure d'ingestion dans un organisme dont les rythmes circadiens n'excèdent pas vingt-quatre heures. Tout changement peut altérer, voire inverser, l'action d'un médicament. Cela est vrai en cancérologie, comme l'ont démontré les expériences des professeurs HALBERG et SCHEVING. «Dans le futur, grâce aux pompes implantables sous la peau, on pourra délivrer la dose nécessaire et suffisante en fonction de l'heure de l'horloge biologique du patient, d'où l'impérative nécessité de connaître ses rythmes». De même, la technique «hors du temps» soigne l'insomnie aux États-Unis: «En chambre sourde, on se réveille plus tard chaque jour d'une ou deux heures. Des hommes et des femmes insomniaques depuis quinze ans ont été guéris en quelques semaines sans somnifère».

Pour en revenir au 17 Septembre dernier, Michel est redescendu au fond du gouffre du Scarasson. Il s'explique: «Mon coeur a gambadé au moment où j'ai passé la «chatière» où j'avais craqué en 1962: il m'avait fallu une heure et trente minutes pour franchir quatre mètres! Une zone du glacier a fondu. J'ai retrouvé les pierres sur lesquelles je posais mes pieds pour ne pas glisser. Au niveau de la mémoire, j'ai retrouvé tout ce que j'avais vécu». Mais essayons de comprendre les motivations de cet homme, épris de descentes de rivières à la nage: «Je me définis comme un spéléonaute, par analogie à l'astronaute, la grotte étant une barque hors du temps terrestre. Mais je ne veux pas employer le terme de sujet d'expérience, réservant cette appellation aux opérations en bunker».

Le passionné de plongée sous-marine poursuit: «Je ne veux prouver aucune théorie. De ce fait, je gêne beaucoup de gens, car je n'ai pas d'a priori. J'ai été un découvreur. Mais il faut se dire qu'entre les découvertes théoriques et les applications pratiques, il faut compter vingt ans! Ses moments de découragement? Ils viennent surtout du fait que «les mentalités sont lentes à changer. Aujourd'hui, la concurrence est planétaire. Il faut associer les meilleurs cerveaux». L'amitié, quant à elle, tient beaucoup de place dans sa vie. Ses contacts avec la N.A.S.A. ont été riches d'enseignements. Lorsque l'on aborde les grands thèmes de l'existence, il pense que la mort est une fin en soi, mais il a une hantise de la torture. Quant à la solitude, il n'en a pas souffert sous terre: «Celle dont je souffre le plus, c'est la solitude intellectuelle, notamment à Nice où je n'ai pas beaucoup d'interlocuteurs»...

Cet amoureux de la nature avoue ses faiblesses: «J'ai des trous en musique classique, en peinture contemporaine. Je regrette de ne pas avoir la finesse d'un sculpteur: je ne sais pas apprécier un trait, je n'en ai pas la sensibilité. Il me manque les qualités d'un artiste, bien que je vive en artiste». Malgré ses «lacunes», il est un des vingt à trente spécialistes mondiaux des cavités souterraines. Homme d'action, il est visionnaire: «Un jour, on organisera aussi des cures de repos hors du temps, remplaçant les cures de sommeil. Les gens récupéreront la durée exacte du sommeil dont leur organisme a besoin». Mais déjà, il pense à demain, à l'expérience du printemps 1988 dans une grotte de la région Midi-Pyrénées: «La jeune femme qui vivra seule cent jours sous terre sera bardée de deux à trois enregis-

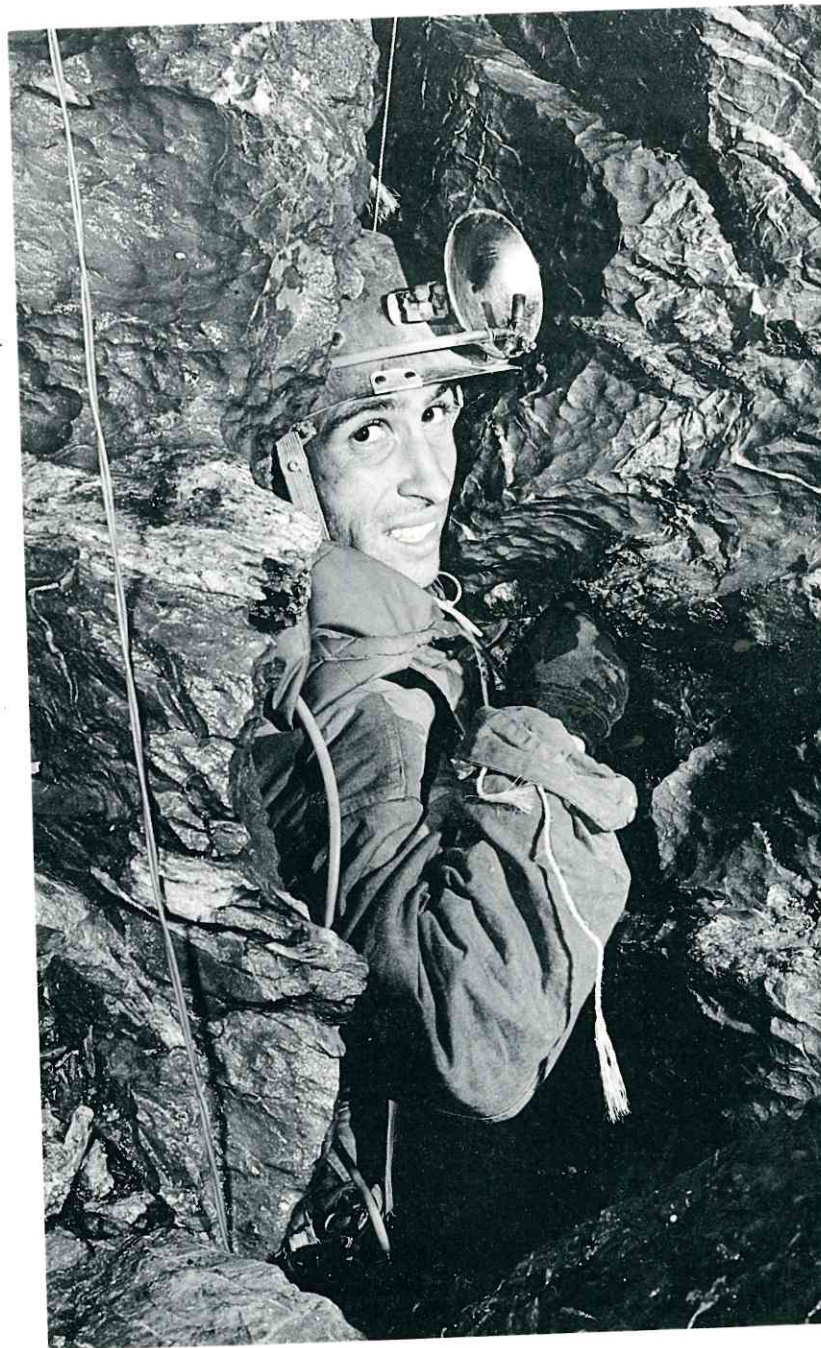
treurs magnétiques, placés autour de sa taille: on suivra ainsi l'évolution de ses mouvements, les battements de son coeur, sa température, sa tension artérielle. On fera des analyses de sang, de salive, d'urines, d'où une percée fantastique dans l'étude des rythmes biologiques».

Voilà, nous sommes arrivés au terme de notre entretien. Mais juste avant de conclure, quelques mots sur le «sponsoring»: «Je suis heureux de la pause effectuée depuis dix ans. Je suis conscient de l'importance des fonds nécessaires pour monter de telles expériences. Le Scarasson avait coûté un million sept cent cinquante mille francs de l'époque. La voie est au mécénat scientifique: si les générations actuelles savaient»...!

Ainsi, je suis pour Michel le plus profond glacier souterrain du globe. A ce titre, je dois être respecté, protégé. Mais pour mieux me connaître, il faudrait dater la glace au carbone 14, par les gaz qui s'y trouvent, et faire analyser la carotte par le laboratoire de Saclay. C'est cher, mais je crois qu'un jour il y aura les moyens de se faire plaisir.

Au fait, je vous laisse mon adresse: prenez la route stratégique «de l'Amitié» jusqu'au Plan-Ambroise; grimpez au nord jusqu'au col de Scarasson et redescendez sur le versant italien d'un dénivelé équivalent à celui de la montée. L'entrée est à 1950 mètres d'altitude. Mais dans le fond, vous ai-je livré tous mes secrets? Cela est une autre histoire...

Le 16 juillet 1962, passage d'une chatière dans le gouffre de Scarasson.
Photo Michel SIFFRE





9 heures, au sommet du Margareis, le 28 juin 1987. Photo Bernard GASTAUD

LE BREVET DE RANDONNEUR ALPIN DU MARGAREIS :

La haute vallée de la Roya a été le théâtre d'une grande randonnée pédestre le 28 Juin 1987. En effet, s'est déroulé entre le tunnel du Col de Tende et La Brigue le 28ème Brevet de Randonneur Alpin («BRALP») dit «du Margareis».

Il s'agit d'une épreuve de marche en montagne qui a été créée en 1958 par le guide Kine GUREKIAN et le groupe de randonnée montagne «le Mille Pattes» (le bien nommé) de la section des Alpes-Maritimes du Club Alpin Français. Plus de vingt parcours existent dans le département. Ils comportent tous le passage par un grand sommet-belvédère des Alpes-Maritimes.

Il existe deux types de brevets :

- Le Brevet du Premier Degré (dit «Petit Brevet»), comporte une distance moyenne de 38 km et une dénivellation de montée de 1800 m environ;
- Le Brevet du Deuxième Degré (dit «Grand Brevet»), se définit par une distance longue de 49 à 51 km avec un dénivelé de 2500 à 2900 m.

Le «BRALP» du Margareis est un Brevet du Deuxième Degré. Il est long de 50 km et 40 m... La dénivellation à la montée est de 2741 m. Le total de la dénivellation-descente est de 3250 m environ.

Le départ est donné à 3 heures du matin au niveau de l'entrée sud du tunnel routier du Col de Tende. A la lampe frontale, nous rejoignons le col géographique et le fort central en moins de deux heures. Vers le bec Roux, le jour se lève. En allant vers la col de la Boaira, on peut découvrir la cime du Margareis à contre-jour.

On pénètre alors dans l'enclave de la commune de La Brigue par les hauts alpages de Malabergue et du Chevolail. Par son versant occidental, on atteint le sommet du Margareis vers 9 heures du matin; la température est clémente (elle sera chaude dans la journée) et la vue est splendide. Se trouvant à l'extrémité sud des Alpes, on peut voir tout l'arc alpin se dérouler devant nous : le Bêgo, l'Argentera, le Viso, le Grand Paradis, le Mont Blanc et le Mont Rose. Il nous est même possible de découvrir la plaine du Piémont, les habituelles brumes étant absentes.

Au sommet du Margareis, 19 km sont parcourus et 1858 m de dénivellation sont effectués. On prend alors la direction sud pour rejoindre le Col des Seigneurs et le Col de la Celle Vieille. On passe côté italien juste sous le sommet du Mont Bertrand, après avoir vu Tende à l'ouest et Carmino et Upeza à l'est.

A Colla Rossa, une vue plongeante nous permet de voir l'arrivée : le village de La Brigue. Il est midi environ et 28 km sont déjà parcourus. On rejoint l'arrivée Place Saint-Martin par les Pas du Tanarel et de Collardente, la forêt de Sanson, le Col Linaire et le bois du Pinet.

Le dernier délai d'arrivée est fixé à 17h45 pour obtenir le Brevet... En moyenne, les participants ont mis 13 heures pour effectuer le parcours. Sur les cent quatre vingt trois engagés, seulement douze personnes ont

abandonné malgré les nombreuses difficultés rencontrées lors d'un «BRALP» : le départ très matinal, une marche de nuit, une longue distance, de très importants dénivelés et un port de sac avec ses effets... et sa nourriture, sans oublier l'eau. Le manque d'eau est le problème majeur du Brevet du Margareis, un ravitaillement n'étant assuré qu'au Pas du Tanarel, soit... dix heures après le départ. Peu avant Collardente, les concurrents apprécient la première source.

Faire une épreuve sportive, découvrir une région d'une manière quasi-aérienne en parcourant des arêtes frontières, marcher en groupe ou seul (une dispersion des participants se produit au fil de l'épreuve), rencontrer d'autres montagnards, évoquer l'histoire locale et les gouffres de Scarasson, etc... font le plaisir d'une telle épreuve.

Alors, si vous aimez la montagne et l'effort, vous pourriez faire soit le Petit Brevet de l'Authion ou de La Marte, soit le Grand Brevet de l'Abisse, si vous êtes plus chevronné, ou plus «maso» (!) (pour ce dernier, départ tunnel sud du Col de Tende - Cime de l'Abisse - Peirafica - Baisse de la Valmasque - Refuge des Merveilles - La Ceva - Fontan.

Bernard GASTAUD



Le samedi 31 octobre, remise des cartes de déportés aux moulinois.

Photo MARIA

SAMEDI 31 OCTOBRE 1987 : HOMMAGE A LA POPULATION MOULINOISE DÉPORTÉE EN ITALIE EN 1944

Samedi 31 Octobre les autorités civiles, militaires et religieuses du Département ont rendu un solennel hommage à la population qui, le 29 Septembre 1944, fut déportée en Italie.

Pourquoi cette cérémonie patriotique ? Quelles sont les raisons pour lesquelles la population fut transférée en Italie ? Quelles ont été les conséquences de cette situation ? Combien y a-t-il eu de victimes au cours de cette période qui a duré sept mois ?

Voilà les questions auxquelles nous allons essayer de répondre en précisant toutefois qu'il est toujours difficile de relater dans le détail tout ce qui s'est passé durant ces événements douloureux.

Pourquoi cette cérémonie patriotique ?

Le 29 Novembre 1985, un Arrêté du Ministre des Anciens Combattants a été publié au Journal Officiel précisant que : «les victimes d'un transfert collectif de population de France en pays ennemi, en territoire étranger occupé par l'ennemi, décédé par les autorités d'occupation pendant la guerre 1939/1945 peuvent bénéficier du titre et de la carte de personne transférée en pays ennemi, à la condition d'avoir été placées pendant le transfert sous le contrôle permanent de la puissance occupante.»

Cette décision ministérielle est le résultat d'une longue démarche qui depuis la libération a été menée par l'Association des personnes trans-

férées en pays ennemi, des vallées de la Roya et de la Bévéra, comprenant les villages de :

MOULINET avec 458 personnes à Cuneo
BREIL SUR ROYA avec 1003 personnes à Turin
FONTAN avec 400 personnes à Turin
SAORGE avec 350 personnes à Turin
soit au total 2211 personnes.

Il est certain que le fait d'avoir attendu 41 ans avant qu'un texte officiel reconnaisse que des milliers de gens ont été évacués de leurs villages, de leurs campagnes en abandonnant tous leurs biens, démontre qu'il est regrettable que l'on n'ait pas apporté plus d'attention à cette situation, car les populations de ces vallées ont beaucoup souffert durant cette période.

Bien sûr, ce titre et cette carte n'apportent aucun avantage, mais moralement pour les personnes encore vivantes, 43 ans après, cela représente une certaine reconnaissance des sacrifices endurés, c'est la preuve également que le transfert en Italie des populations de la Bévéra et de la Roya n'est pas «une petite péripétie», ni «un détail» qu'il faut oublier.

Quelles sont les raisons pour lesquelles la population fut transférée en Italie ?

Moulinet est entré dans l'histoire en Août 1944. En effet, après le débarquement allié sur la côte provençale et la marche des Alliés sur Nice, les Allemands se retirent en Italie par les vallées de la Bévéra et de la Roya.

Un groupe de motocyclistes vint en reconnaissance dans le village. Il fut suivi par des détachements d'Artillerie et d'Infanterie.

LE 15 AOUT 1944, le village était bloqué et privé de toute communication avec l'extérieur. La population dut se plier aux exigences des envahisseurs. Les hommes furent obligés à des corvées pénibles. Les réquisitions du cheptel, de toutes sortes de vivres furent importantes.

LE 31 AOUT 1944, les Allemands encerclent la vacherie de l'Authion et surprennent les bergers, les armes à la main. Arrêtés, ils furent conduits dans la forêt de Turini et fusillés. A ces douze martyrs de la Résistance, originaires de Roquebillière, Lantosque, Utelle, il convient d'y ajouter deux Moulinois : Valentin TRUCHI 19 ans, et François MOSCHETTI 30 ans, qui furent arrêtés, sans arme, sur la route allant vers Turini et fusillés par un groupe de S.S. Allemands. Un monument à la gloire de ces 14 fusillés a été érigé au Col de Turini par les communes de Moulinet, Roquebillière, Utelle Lantosque.

LE 4 SEPTEMBRE 1944, l'on entendit le premier coup de canon. Des pièces d'artillerie allemandes étaient installées sur la place du village. Les Alliés, en pilonnant cette installation, causèrent de nombreux dégâts car les duels d'artillerie durèrent plusieurs jours de neuf heures du matin à la tombée de la nuit.

Les habitants vivaient la plupart du temps dans les caves. Dès les premières heures de la matinée, ils allaient se ravitailler, faire des corvées de nettoyage et chercher du bois ou de l'eau. Pas d'éclairage, une vie difficile et pénible, telles étaient les conditions d'existence des Moulinois, des enfants de la colonie de vacances St.Pascal de Nice, ou des estivants qui, cherchant à éviter les bombardements de la ville, étaient venus chercher refuge à Moulinet.

LE 13 SEPTEMBRE 1944, au lever du jour, les Allemands qui occupaient le village donnèrent l'ordre de se rendre à Sospel. Le départ eut lieu avec toute la population et le cheptel non réquisitionné. Après 6 km de trajet, la colonne subit un violent tir d'artillerie durant 4 heures dans les gorges de la Bévéra, empêchant celle-ci d'arriver à Sospel...

Après des pourparlers avec les autorités allemandes, la population fut autorisée à revenir à Moulinet. Le retour fut tragique. On eut à déplorer plusieurs morts, la perte de gros bétail, de nombreux blessés car les actions d'artillerie s'intensifièrent, barrant l'accès du village.

La vie devenait de plus en plus précaire. Les heures de sortie réduites, la mort rodait partout, de nombreux obus éclatèrent dans l'agglomération, détruisant de nombreuses villas et certaines parties du village.

LE 28 SEPTEMBRE 1944, à 21 heures, les Allemands donnèrent à nouveau l'ordre de partir le lendemain. Avec un minimum de bagages, une nouvelle aventure très difficile allait commencer. En effet, le 29 Septembre à 7 heures, toute la population fut réunie sur la Place St.Joseph et la colonne se mit en marche sous la garde de soldats allemands qui encadraient la longue file des Moulinois.

Le transfert vers l'Italie s'effectua dans des conditions pénibles, inhumaines, faisant subir un dur calvaire non seulement aux personnes

valides, mais aussi à de tous jeunes enfants âgés de un jour, trois, cinq et six mois, à des adolescents, à des malades et des vieillards.

Cet exode fut terrible. L'étape Moulinet / Sospel s'effectua sans trop de difficultés et cette dernière fut atteinte à 13 heures, mais vers le Col de Brouis, en direction de Breil sur Roya, les obus se mirent à pleuvoir sur la colonne, la disloquant en trois tronçons :

- le groupe de tête, qui reçut la rafale, après avoir enseveli ses morts dans un champ bordant la route, partit très vite et par marche forcée atteignit Breil dans la nuit; les nombreux blessés furent ramassés par les Allemands et ramenés par ambulance à Breil;

- le deuxième groupe se mit à l'abri le long du caniveau bordant la route; il en repartit à la tombée de la nuit et atteignit le lendemain 30 Septembre vers 18 heures le village de Breil, après avoir marché toute la nuit;

- le troisième groupe, enfin, retourna vers Sospel et dut subir les dures conséquences des combats qui eurent lieu dans ce village. Après avoir vécu dans des caves à Moulinet, ils durent, pour se protéger des bombardements, vivre dans celles de Sospel sans aucune hygiène et bien souvent privés d'eau. Les Moulinois réfugiés à Breil durent se mettre à la disposition des Allemands pour différentes corvées.

LE 1er OCTOBRE 1944, à 18 heures, nouveau départ à pied pour se diriger vers Tende, où ils arrivèrent à l'aube.

LE 2 OCTOBRE AU SOIR, après avoir été enfermés pendant 24 heures dans la caserne de cette ville, les femmes et les enfants furent embarqués dans des wagons à bestiaux cadennassés, les hommes dans des wagons à petites ridelles, en direction de Cuneo. Voyage très dangereux car la ligne de chemin de fer était sans cesse sabotée par les patriotes italiens.

LE 3 OCTOBRE 1944, ce fut l'arrivée à Cuneo, le matin. Enfermés dans la caserne Carlo Emmanuelo, aucun droit d'en sortir n'était accordé. De plus, le bâtiment était gardé militairement. Jusqu'à la fin Novembre, tous les hommes valides de 18 à 60 ans durent travailler pour les Allemands, notamment dans les gares où journellement ils étaient exposés aux bombardements aériens.

LE 12 AVRIL 1945, nouvelle décision de se préparer à un nouveau départ. Celui-ci eut lieu le 13 au matin avec une partie de la population moulinoise embarquée sur un train en direction de Turin. La composition de ce convoi était loin d'être innocente, puisque cinq wagons, en queue, étaient réservés à l'État Major Allemand, lui permettant ainsi d'éviter les sabotages des patriotes Italiens. Arrivés à Turin, la première partie qui avait voyagé en train fut dirigée sur les nouvelles casernes gardées par la troupe Italo-Allemande.

LE 14 AVRIL 1945, la deuxième partie de Moulinois fut amenée en convoi de camions de Cuneo à Turin.

LE 16 AVRIL, la troisième fraction, composée de vieillards, d'enfants et d'infirmités arriva à Turin, mais en cours de route le convoi fut mitraillé par l'aviation alliée, occasionnant des morts et des blessés.

LE 22 AVRIL 1945, nouveau départ par train en direction de Milan, où l'arrivée eut lieu le 23 au matin. La population resta dans la gare toute la journée, sous les alertes aériennes successives. Encore une fois, notre convoi de civils, femmes, enfants, vieillards a permis à l'armée allemande de se camoufler pour rejoindre la frontière Italo-Suisse.

LE 24 AVRIL au matin, après maintes tracasseries, la frontière Suisse était franchie et l'arrivée des Moulinois eut lieu à Chiasso.

LE 25 AVRIL, ce fut l'arrivée à Nice, mais le retour sur la terre natale ne se fit pas tout de suite. En effet, durant QUATRE MOIS, d'Avril à Août 1945, les déportés Moulinois furent hébergés un peu partout sur la Côte d'Azur entre Juan-les-Pins et Menton.

LE 26 AOUT 1945, c'est à dire onze mois après avoir été chassés par les Allemands de leurs maisons, de leurs terres, les Moulinois reçurent enfin l'ordre de regagner leur village, qui avait été délivré des mines de toutes sortes. A leur retour, les Moulinois apprirent que leur village avait été libéré par les troupes Alliées et la Tère D.F.L. fin Octobre 1944. Ils retrouvèrent une commune dont les habitations avaient été endommagées, certaines détruites ou encore brûlées comme le quartier Saint-Roch.

Les municipalités de Messieurs Félix TRUCHI et Pierre TORDO se mirent à la tâche pour reconstruire et remettre en état ce qui avait été détruit. En présence de ce désolant spectacle, la population se mit courageusement à la tâche pour participer à faire revivre le village.

Combien y a-t-il eu de victimes au cours de cette période ?

Cette période de la déportation en Italie a marqué les familles de Moulinet : 50 morts, 14 personnes fusillées par les Allemands dont 2 Moulinois, 7 personnes mortes en Italie durant la déportation, 8 morts

à la suite de bombardements, 4 tués en Italie par mitraillement, 5 blessés par bombardement dont 1 mutilé de la face, 3 blessés par mine dont 1 aveugle. Un village détruit, pillé, saccagé, brûlé. Près de 500 personnes ne retrouvant plus rien, dans des maisons dévastées.

Tel est le triste bilan de ce transfert en Italie et de ses conséquences. Le courage exemplaire de la population durant cette période, la part active prise par la Résistance pour mettre en échec l'envahisseur, la volonté de ses habitants de relever rapidement les ruines de leur village, tout ceci a permis à la Commune d'obtenir le 11 Novembre 1948 la Croix de Guerre avec Étoile de Bronze.



Le 11 novembre 1948, la population moulinoise s'était déjà rassemblée à l'occasion de la remise de la Croix-de-guerre à la commune.

Document Mairie de Moulinet

APPEL DE L'ASSOCIATION DES PARENTS D'ÉLÈVES DE BREIL-SUR-ROYA

A l'intention des Parents de la commune, l'A.P.E. locale souhaite dresser un inventaire des loisirs proposés aux enfants dans la vallée de la Roya. Elle invite les professeurs indépendants et les associations y proposant un enseignement artistique, culturel ou sportif, ainsi que des activités récréatives à se faire connaître en téléphonant au 93-04-47-09, les lundi et vendredi de 12 h. à 13 h. Il leur sera indiqué les renseignements à fournir pour figurer sur cet inventaire.

LITTÉRATURE RÉGIONALE: _____

LA LIGNE MAGINOT

par Jean-Yves MARY

Peu de gens savent que les ouvrages les plus importants de la célèbre ligne Maginot se trouvent dans les Alpes, et plus précisément dans notre haut-pays. Ce livre exhaustif qui traite tous les ouvrages, grands ou petits, de ce dispositif de défense, intéressera donc tous les passionnés d'histoire.

Prix de vente franco aux Éditions du Cabri: 230,00 FF
Délai de livraison 3 semaines environ.

ABONNEZ-VOUS A LA REVUE «LOU SOURGENTIN»

1 an (5 numéros) pour le prix de 110,00 francs
2 ans (10 numéros) pour le prix de 210,00 francs

Adresser votre correspondance à la
Revue LOU SOURGENTIN
70, av. Milon de Véraillon
06300 - NICE



CANNES

Un siècle de tradition maritime

Chantal RAYBAUD



Collection Les Régionales - Editions Serre

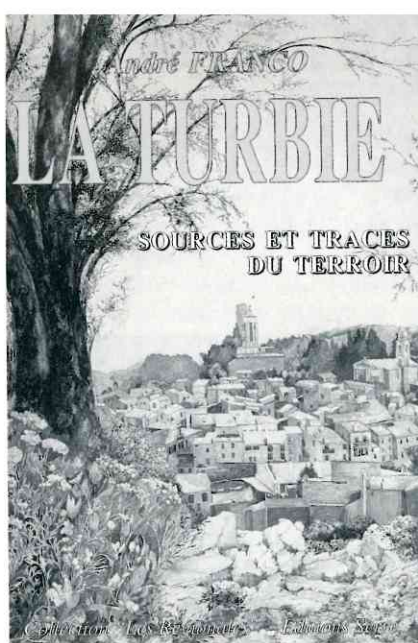
LE LYCÉE DE JEUNES FILLES DE NICE

Viviane ELEUCHE-SANTINI



1887 cent ans d'histoire et de souvenirs

EDITIONS SERRE

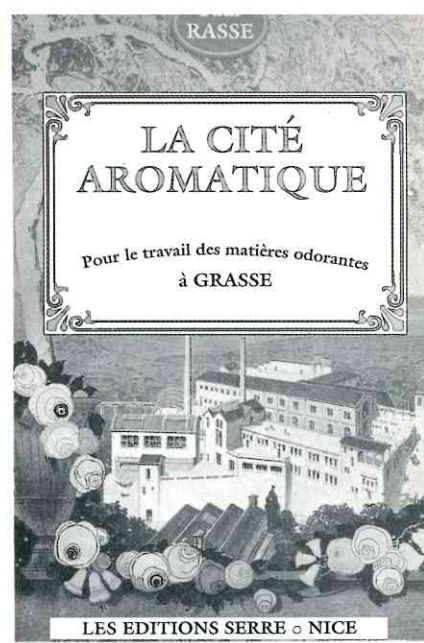


André FRANCO

LA TURBIE

SOURCES ET TRACES DU TERROIR

Collection Les Régionales - Editions Serre



RASSE

LA CITÉ AROMATIQUE

Pour le travail des matières odorantes à GRASSE

LES EDITIONS SERRE - NICE

EDITIONS SERRE

NOUVEAUTES SEPTEMBRE 1987

COLLECTION LES REGIONALES

VOLUME XVII : LA TURBIE

SOURCES ET TRACES DU TERROIR

PAR ANDRE FRANCO

1 VOLUME DE 328 PAGES ILLUSTRE

140,00 FF

VOLUME XVIII : CANNES

UN SIECLE DE TRADITION MARITIME

PAR CHANTAL RAYBAUD

1 VOLUME DE 346 PAGES ILLUSTRE

180,00 FF

HORS COLLECTION :

LE LYCEE DE JEUNES FILLES DE NICE

CENT ANS D'HISTOIRE ET DE TRADITION

PAR VIVANE ELEUCHE SANTINI

1 VOLUME DE 256 PAGES ILLUSTRE

120,00 FF

Collection Les Régionales

SOSPEL	75.00
SAINT-LAURENT-DU-VAR	60.00
ROQUEBILLIERE	90.00
PUGET-THENIERS	70.00
HISTOIRE DE NICE	120.00
TOURRETTES-SUR-LOUP	60.00
ENTRAUNES	80.00
SAINT-SAUVEUR-SUR-TINEE	80.00
VALLAURIS	80.00
SAINT-MARTIN-VESUBIE	120.00
COURSEGOULES	75.00
ROQUESTERON	80.00

Collection Patrimoines

L'ART DU MOYEN-AGE	135.00
LA PEINTURE AU XVII ^e S	150.00

Collection Carriera Viva

PLACE ARSON	80.00
L'AVENUE	80.00

Collection Equilibres

GUIDE BOTANIQUE	60.00
GUIDE GEOLOGIQUE	40.00
VALLEE DES MERVEILLES	40.00
CHAMPIGNONS DE PROVENCE	150.00
DOLMENS ET MENHIRS	70.00
MAURES ET ESTEREL	60.00
FLEURS DE PROVENCE	150.00

Géologie régionale

MINES ET MINERAUX A.M.	150.00
MINES ET MINERAUX PROVENCE	120.00
LA MINIERE DE VALLAURIA	45.00

Collection Les cartes postales anciennes racontent...

SILLONS	165.00
AU CARTAHU	150.00
SILLAGES	126.00
GRASSE	150.00

DES DIZAINES DE TITRES RÉGIONAUX

En vente en librairie ou par correspondance aux adresses suivantes:

LES ÉDITIONS SERRE

7 rue de Roquebillière - 06300-NICE

LES ÉDITIONS DU CABRI

Boite Postale 26 - 06540-BREIL

LES PUBLICATIONS DE LA S.A.H.M.

Menton et le Monde de la mer (histoire, ethnographie, folklore) 280 p. 80 F.

Menton dans la tourmente par JL Panicacci et P. Molinari ; 294 p. 80 F.

Histoire de la population mentonnaise par L. Caperan : 2e édition illustrée : 70 F.

Les Chants du pays mentonnais par L. Moreno et A. Graffione ; 80 F.

Pour toute commande, joindre le règlement. Frais de port en sus : 15 F. (pour les livres).

" TREMBLEMENT DE TERRE DE 1887: textes et documents."

A l'occasion du 100e anniversaire du Tremblement de terre de 1887, la SAHM a publié 1 cahier spécial sur cette catastrophe.

40 Francs (ajouter 7 F. pour les frais de port)

«OU PAIS' MENTOUNASC» Bulletin de la Société d'Art et d'Histoire du Mentonnais.

Prix de vente au numéro : 20 francs

Abonnements

L'abonnement part du 1er janvier de chaque année.

France : 65 F. (4 numéros/an)

55 F. (retraités, étudiants)

Etranger : 80 F. pour quatre numéros

Administration - Abonnements

Hôtel d'Adhémar de Lantagnac

24 rue St Michel - 06500 MENTON

BUREAU OUVERT LE SAMEDI (14h30 - 16h00)

"OU PAIS' MENTOUNASC"

Bulletin de la Société d'Art et d'Histoire du Mentonnais

TRIMESTRIEL - 20 F. - 12^{me} Année

SEPTEMBRE 1987 - N° 43



LES ÉDITIONS DU CABRI — Boite Postale 26 — 06540 - Breil-sur-Roya

UN ÉDITEUR RÉGIONAL A DÉCOUVRIR !

Du P.L.M. au T.G.V.

125 ans de desserte ferroviaire de la
CÔTE D'AZUR



LES ÉDITIONS DU CABRI

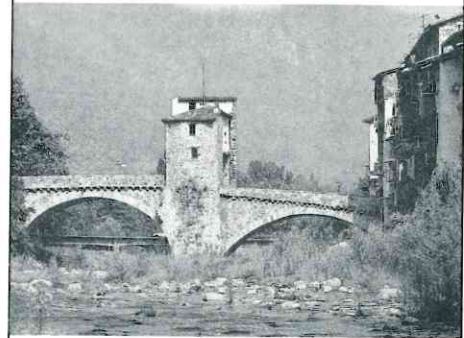
DEUX NOUVEAUTÉS AU CATALOGUE

Un bel album de 100 pages illustré par des centaines de cartes postales et de photos de la « Belle époque ». à Sospel, Moulinet et Castillon.
Prix de vente: 175,00 francs

← Un bel album de luxe richement illustré par des centaines de vues de toutes époques. En 160 pages de grand format **TOUTE L'HISTOIRE DES TRAINS DE LA CÔTE - D'AZUR.**

Prix spécial de lancement valable jusqu'au 31 janvier 87
248,00 francs

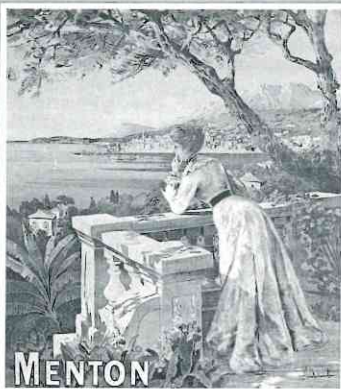
Souvenirs de la BEVERA



LES ÉDITIONS DU CABRI

SOUVENIRS DE MENTON

CH. MARTINI DE CHATEAUNEUF



Éditions du CABRI Éditions MIRE

Un bel album de plus de 300 (!) cartes postales du début du siècle. Un ouvrage relié sous jaquette en couleurs, de grand format.
Prix de vente: 168,00 francs

Le haut- pays

Journal de la Roya—Bévéra

11 numéros publiés à ce jour

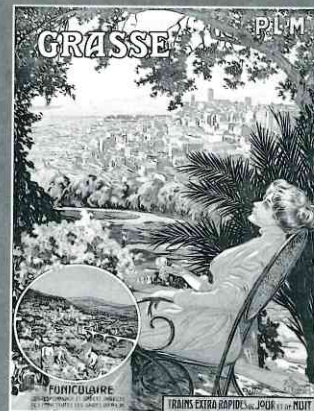
Une revue de qualité qui présente, au fil des pages, tout ce qui fait la richesse de nos régions: son histoire passionnante, ses savoureuses recettes de cuisine locale, des promenades et randonnées . . .
Prix de l'abonnement pour 4 numéros:

. 75,00 francs
(Les numéros anciens ont été réimprimés leur sommaire est envoyé sur simple demande. Ils sont aussi en vente dans les principales librairies possédant un rayon régionaliste.)

LE CHEMIN DE FER DE CANNES A GRASSE

Le Funiculaire de Grasse

José BANAUDO



Les Éditions du Cabri

L'histoire mouvementée d'un chemin de fer « oublié », une page importante de l'histoire locale. Un livre relié de grand format. 140 reproductions de documents anciens.
Prix de vente: 130,00 francs



Présentation du patrimoine organistique du Pays-Nicois, témoin vivant d'une facture peu commune en France.
— 28 pages, 18 vues en couleurs, 7 vues noir et blanc, une carte.

39,00 francs.



Un guide abondamment illustré de la ligne Nice—Digne et des localités traversées.
— 52 pages, 43 vues en couleurs, 2 vues anciennes en noir et blanc, une carte générale du réseau.

Librairie: . . 39,00 fr.
Par PTT: . . 48,00 fr.

En préparation:

TENDE ET LA BRIGUE

La passionnante histoire de deux communautés montagnardes des Alpes-Maritimes

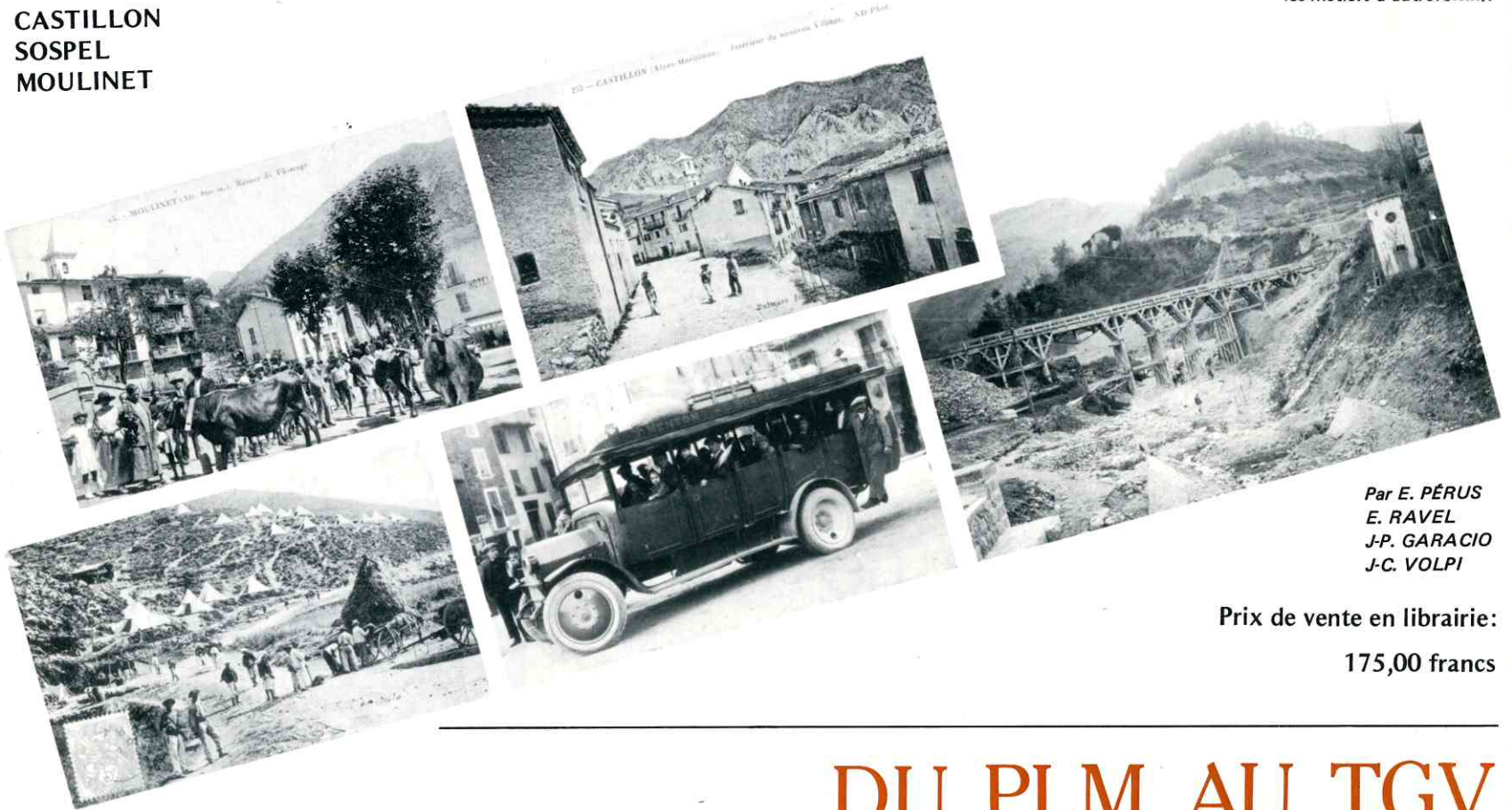
Deux beaux livres pour Noël

SOUVENIRS DE LA BEVERA

CASTILLON
SOSPEL
MOULINET

UN SPLENDIDE ALBUM DE PHOTOS ET
CARTES POSTALES DE
LA «BELLE ÉPOQUE»

Plus de 230 illustrations sur: Moulinet (19 vues), Castillon (6 vues),
la construction de la ligne PLM Nice—Coni (25 vues), le tramway
Menton—Sospel (28 vues) et le village même de Sospel (159 vues).
Les thèmes présentés sont variés (Le Pont-Vieux, les chasseurs
alpins, le Golf-Hôtel, la vie religieuse,
les métiers d'autrefois...).



Par E. PÉRUS
E. RAVEL
J.-P. GARACIO
J.-C. VOLPI

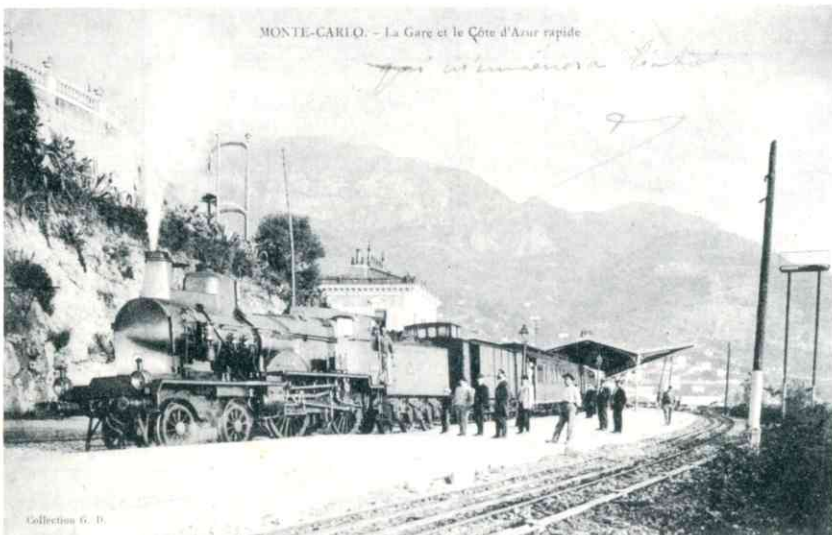
Prix de vente en librairie:
175,00 francs



DU PLM AU TGV

125 ANS DE DESSERTE FERROVIAIRE DE LA

CÔTE D'AZUR



- 160 pages d'un beau papier couché de luxe.
- Une reliure véritable, présentée sous une jaquette illustrée en couleurs.
- Des centaines d'illustrations de la «Belle époque» à nos jours.

Profitez du prix spécial de lancement de 248,00 fr.
valable jusqu'au 31 janvier 1988.